



HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(5^e et dernier article. — Voir les n^{os} 103, 104, 105 et 106.)

Dans le courant du printemps 1739, le prince Mohammed, troisième fils de Hossein Bey, qui jusque-là s'était maintenu à Soussa, sortit de cette ville à la tête cinq cents cavaliers et d'une troupe assez nombreuse de fantassins. D'après les conseils de l'émissaire Ali el-Hattab, il passa par Kairouan où pendant deux jours il eut la satisfaction de revoir son malheureux père. Aussitôt après il se dirigea vers Tebessa afin d'y faire jonction avec son frère aîné qui réunissait l'armée sur laquelle il fondait ses espérances pour reconquérir le trône de sa famille. La rencontre des deux frères après une si longue séparation, eut lieu à Aïn Babouch, chez les Oulad Aïssa (Harakta).

A Constantine, Bou-Hanak Bey fit une réception splendide au prince de Soussa. L'avenir semblait sourire de nouveau à cette famille infortunée, quand une nouvelle intrigue dans la politique turque entrava brusquement tous ses projets.

Ahmed Aboud qui était en quelque sorte l'âme du revirement qui se préparait en Algérie, en faveur de Hossein Bey, mourut subitement. Ali el-Hattab n'aimait pas le prince de Soussa, aussi

intrigua-t-il de telle façon contre lui auprès du Bey Bou-Hanak que la brouille finit par éclater entre eux. Néanmoins Bou-Hanak organisa une colonne de troupes de 80 tentes et partit avec elle dans l'intention apparente d'entrer en Tunisie, mais intérieurement ses projets étaient tout à fait contraires. Les Arabes en totalité se réunirent au prince; il écrivit à Bou-Aziz qui, oubliant sa brouille récente, accepta la proposition d'entrer en campagne et arriva aussi avec ses Hanencha. Bou-Hanak ayant pris à part le prince Mahmoud lui tint des discours malveillants contre son frère, lui donnant à comprendre qu'il souhaitait de lui voir arriver malheur; il ne tramait rien moins qu'un fratricide. Mais le prince ne partagea pas ses idées criminelles, et dès lors Bou-Hanak, mécontent de ne pas rencontrer en lui un complice, lui voua une haine égale à celle qu'il nourrissait déjà contre son frère. Sa nature perverse lui suggéra un autre moyen perfide pour faire éclater la discorde parmi les chefs arabes auxiliaires. Dans ce but, il invita le cheïkh Bou-Aziz à dîner chez lui et, pendant le repas, il se mit à lancer des médisances contre les deux princes; se tournant vers Bou-Aziz il lui dit : « ces jeunes princes occupent une position préférable à la tienne, car ils sont auprès du Pacha d'Alger beaucoup mieux en cour que tu ne l'es toi-même. » Cette réflexion déplut fort à Bou-Aziz, mais il garda le silence, refoulant son mécontentement au fond de son cœur. Un instant après la conversation s'engageait entre Châban le cheïkh des Beni Daoud et Bou-Aziz, et celui-ci tout à coup devant le Bey insulta grossièrement son interlocuteur. Bou-Hanak le promoteur de cette dispute, affectant d'être outré de ce que Bou-Aziz en colère s'oubliait ainsi en sa présence, rentra dans son camp, emmenant Brahim (fils de Bou-Aziz) qu'il fit mettre aux fers.

Bou-Aziz, poussé dès lors aux dernières limites de la fureur, décampa avec l'intention de passer dans les rangs d'Ali Pacha. Mais le prince Mohammed Bey comprit que tout été perdu si on laissait ce puissant allié s'éloigner dans cet état de surexcitation; il prescrivit aussitôt à son frère de courir sur les traces de Bou-Aziz pour le calmer et le ramener. Le jeune prince, escorté de douze de ses compagnons, le rejoignit à sa première étape.

Dès que Bou-Aziz qui ne s'était point calmé, l'aperçut devant lui, il ordonna de mettre les entraves en fer à son cheval et à ceux de son escorte (1); ce qui dénotait assez son projet bien arrêté de les garder prisonniers, perspective effrayante pour le prince et son escorte. Il ne voulait rien moins que les livrer aux mains de l'usurpateur Ali-Pacha, et se concilier de nouveau, par ce moyen, ses bonnes grâces. Bou-Aziz voulait aussi exposer à Ali Pacha tout ce qui se passait, sans dissimuler sa haine profonde contre le Bey Bou-Hanak. Il faisait même le serment d'aller ravager la province de Constantine et de la balayer depuis la frontière jusqu'aux Biban, si on mettait à sa disposition un corps de cavalerie assez considérable. Quant au prince prisonnier, nous aurons plus loin l'occasion de raconter par quelle ruse inimaginable il parvint lui et ses compagnons, à échapper des mains de Bou-Aziz.

Revenons maintenant aux affaires de Constantine. Le Bey Bou-Hanak, qui avait arrêté dans son esprit de ne rien faire en faveur des princes fugitifs, licencia son armée et rentra à Constantine. Le prince Mohammed se voyant abandonné à ses propres ressources, demanda à se rendre à Alger; mais cette autorisation lui fut refusée. Il s'adressa alors directement à Ibrahim Pacha qui donna des ordres pour son envoi à Alger, où on l'accueillit avec de grands honneurs.

A Alger, Mohammed Bey demanda de nouveau l'intervention de la régence en faveur de son père, pour faire lever le siège de Kaïrouan. Ibrahim Pacha y consentit et écrivit en effet, à ce sujet, au Bey de Constantine. En même temps, le prince communiquait cette bonne nouvelle à son frère Mahmoud qu'il avait laissé dans le Tell de Constantine, pour qu'il allât lui-même hâter le départ des troupes. Celui-ci eut le regret de constater qu'aucun préparatif ne se faisait, et, en outre, Bou-Hanak répondit au Pacha que les troupes de Constantine étaient trop peu nombreuses pour entrer en campagne. « Envoyez-moi une

(1) Ce sont des anneaux en fer cadencés dont les riches Arabes se servent pour entraver leurs chevaux et prévenir ainsi le vol.

colonne d'Alger, disait-il en terminant, ou renoncez à vos projets d'expéditions. »

Bien qu'Ibrahim Pacha fût disposé à replacer Hossain sur le trône de Tunis, il était trop occupé à ce moment des affaires intérieures de son gouvernement pour avoir le temps de songer à celles de son protégé. Ne désespérant pas néanmoins de réussir dans ses démarches, Mohammed-Bey ne quitta point Alger et y attendit, pour reprendre ses négociations, qu'Ibrahim-Pacha fût libre de toute préoccupation, non-seulement du côté d'Oran, que les Espagnols avaient repris en 1732, mais encore du côté de la France qui le menaçait de lui déclarer la guerre (1).

Les obstacles que le jeune prince Mohammed rencontrait à Constantine étaient d'une autre nature : Ali-Pacha et Bou Hanak s'étaient réconciliés, et celui-ci, pour être agréable à son ami, invita le prince à cesser toute intrigue et d'avoir, de plus, à quitter son territoire. En même temps, il informait secrètement de la mesure qu'il venait de prendre tous les grands chefs arabes alliés aux princes fugitifs, afin de les déterminer à les abandonner. C'est ce qui arriva en effet, à l'exception cependant des Oulad Rezag qui, par un dernier sentiment de dévouement à la cause de l'infortuné Hossain-Bey, résolurent de conduire son fils Mahmoud à Khanga et de l'y laisser en sûreté. Mais arrivé à Aïn-Fekroun, le prince préféra se rendre chez les Nememcha et se sépara des Oulad Rezag.

Après avoir dépassé le col de Fedj-Merin, Mohammed-Bey, qui marchait en tête de sa petite troupe, entendit tirer des coups de fusil derrière lui ; il revint aussitôt sur ses pas pour savoir ce qui se passait, et se trouva en présence d'une bande d'environ trois cents individus des Amamra qui avaient attaqué et enlevé son arrière-garde.

A la tête de son escorte, le prince chargea vigoureusement les malfaiteurs qu'il mit en déroute, après avoir tué une quarantaine des leurs et repris les chevaux et les bagages capturés. Les Amamra avaient leurs campements non loin du lieu du combat ; il y avait donc à craindre qu'ils ne revinssent en forces

(1) Annales de Rousseau.

pour venger leur défaite et, malgré un froid extrême, il fallut marcher toute la nuit pour s'éloigner de leur pays.

Le prince trouva les Nememcha tous réunis sur un seul point. Cette grande tribu se divisait alors en deux fractions principales : les Oulad Khiar, qui avaient pris parti pour l'usurpateur Ali-Pacha, et les Achach, dévoués à la cause du prince fugitif, lesquels, surexcités par la présence de leur chef parmi eux, tombèrent séance tenante sur leurs rivaux et les razièrent.

De chez les Nememcha, Mahmoud-Bey écrivit aux Amamra et aux Oulad Rezeg restés en Tunisie et réussit à les attirer à lui. Ali Pacha apprit ce mouvement autour de Mohammed-Bey et fut informé, en outre, des menées de son autre cousin. Sachant combien le Divan algérien était accessible à la corruption, il craignait que le dey ne finît par céder aux sollicitations, cela le décida à pousser avec plus d'activité que jamais le siège de Kaïrouan. A cet effet, l'armée de son fils Younés, qui était devant Kaïrouan, reçut des renforts considérables en hommes et en artillerie.

Dans la ville, les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité : après avoir épuisé leurs dernières provisions, ils mangeaient des chiens et même de la chair humaine. Une mesure de grain s'y vendait 120 réaux ; il ne restait plus que 400 hommes valides qui ne purent résister aux terribles assauts des assiégeants. Dans cette lutte suprême, Hossein-Bey tomba de cheval, et son petit-neveu Younés, se précipitant sur lui, eut la barbarie de lui trancher la tête de ses propres mains.

Le prince Mahmoud apprit chez les Nememcha la triste fin de son père et la prise de Kaïrouan, au moment où il comptait y conduire des secours. Il était encore tout affligé de ce malheur, quand il se vit brusquement attaqué par les Hanencha et les Oulad Yahïa ben Taleb, à la tête desquels était Mohammed ben Soltan. Ce chef Harar, après avoir été repoussé avec pertes, se repentit sans doute de son acte d'hostilité, car peu de jours après, il pria le prince de lui pardonner sa conduite et d'accepter son alliance. Mais celui-ci la refusa dédaigneusement. Du reste, fatigué de cette existence agitée en rase campagne, Mo-

ammed-Bey obtint du gouvernement d'Alger l'autorisation de rentrer à Constantine et d'y vivre en repos.

Revenons maintenant aux Harar des Hanencha et rappelons que durant le siège de Kairouan, Younès, mécontent de leur attitude, exécuta soudainement une sortie contre eux et les ayant surpris à Risseran, leur fit éprouver d'énormes pertes.

On se rappelle aussi que Younès, fils d'Ali-Pacha, à l'époque de ses premières tentatives de rébellion, notamment à Oukès, avait épousé la fille de Soltan, chef harar de la branche de Menacer ; malgré cette alliance, les autres membres de la famille des Menacer lui avaient fait souvent défection. Ali-Pacha et Younès avaient juré d'en tirer une vengeance éclatante et, pour mieux endormir la méfiance de leurs victimes, ils comblèrent Soltan de leurs bienfaits, au point d'affecter un palais somptueux à son logement lorsqu'il allait à Tunis visiter sa fille et son gendre, et de lui accorder généreusement tout ce qu'il demandait pour les siens. Ayant débuté par de semblables gracieusetés, Ali-Pacha invita toute la famille à venir le visiter à son camp de Zoua'rin ; il se porta à leur rencontre à la tête de trois cents de ses meilleurs cavaliers, qui étaient censés servir d'escorte d'honneur aux parents du souverain, et on les conduisit ainsi jusqu'au Bardo, où on les reçut avec de grandes marques de joie, mais cette joie provenait de la satisfaction d'avoir enfin pu saisir toute cette nichée de gens dangereux. Dès que la nuit fut venue et au milieu des festins, on se précipita sur eux ; Ahmed Serir, son fils Brahim, Soltan et son fils Brik, leur neveu Khaled et son frère, furent saisis et immédiatement décapités dans la salle même du festin.

Les notables des Hanencha et les cavaliers qui les avaient accompagnés, étaient enchaînés comme des galériens, deux par deux et, dès le lendemain, on les employait à transporter les pierres et les briques nécessaires aux travaux que l'on exécutait alors pour réparer les brèches de la Kasba. Beaucoup succombèrent à ce rude et misérable métier, les survivants n'obtinent que plus tard leur liberté à la suite des nouveaux bouleversements politiques.

Ali-Pacha, non satisfait de cette vengeance par trahison, com-

mit un acte encore plus odieux : il divorça sa femme, qui était fille de Soltan et la donna immédiatement en mariage à un esclave chrétien. Cette malheureuse ne survécut pas à un pareil déshonneur.

Younès, imitant l'exemple ignoble de son père, procéda de même à l'égard de la fille de Trad ben Bou-Aziz, qu'il avait épousée dans les circonstances rapportées plus haut.

La branche des Harar ben Nacer, elle aussi, n'était pas aimée davantage à la nouvelle cour de Tunis. Nous avons vu combien de fois le cheikh Bou-Aziz s'était déclaré, tantôt pour Hossein-Bey, tantôt pour Ali-Pacha et avait fait alternativement la guerre aux Tunisiens et aux Algériens. S'étant emparé de Mohammed-Bey, Bou-Aziz allait le livrer à Ali-Pacha si ce jeune prince n'eût, par ruse, réussi à s'échapper de ses mains.

Néanmoins, après cette affaire que nous avons racontée, le chef Harar, ayant rompu encore une fois avec les Algériens, entra en correspondance avec Ali-Pacha et son fils Younès, alors campé à Badja. Younès le combla de présents et lui donna rendez-vous au Kef, sous le prétexte de se concerter pour une nouvelle guerre à entreprendre contre les Algériens.

Younès se porta à la rencontre de Bou-Aziz et, après maints témoignages d'amitié, afin de chasser de son esprit tout soupçon de trahison, il l'emmena sous une tente où un repas somptueux avait été préparé. Bou-Aziz confiant, s'était déjà assis, mais au moment où il portait aux lèvres la première bouchée de nourriture, Younès se leva brusquement et s'élança sur son cheval qui l'attendait à quelques pas, en faisant un signe à Hider Khodja, secrétaire particulier de son père pour la langue turque. Hider s'était aussitôt jeté par derrière sur Bou-Aziz pour lui tenir les bras pendant que d'autres le liaient. Mais une lutte violente s'engagea et cinq cadavres gisaient à terre lorsqu'on réussit définitivement à se rendre maître du chef Harar. Les quelques Hanencha qui l'avaient accompagné, voyant la trahison dont leur Seigneur était victime, n'eurent que le temps de se remettre en selle et fuir à toute bride.

Younès emmena Bou-Aziz enchaîné à son camp et, le lendemain, le conduisit lui-même à Tunis sous bonne escorte et le

mettait entre les mains d'Ali-Pacha, son père. Bou-Aziz, à demi-nu, monté sur un mulet, la figure tournée du côté de la queue de labête, était promené dans cette étrange posture à travers toutes les rues de la ville pour l'exposer aux regards et aux insultes de la population, avide du spectacle.

Cette exhibition terminée, on conduisit le captif sur l'esplanade de la Kasba, où on lui fit subir un supplice atroce en déchiquetant peu à peu son corps à coups de sabre. La fureur des janissaires, contre ce grand chef qui les avait si souvent trahis ou battus, était telle qu'ils se partageaient sa chair en lambeaux et la mangeaient saignante comme des cannibales.

Cette exécution eut lieu dans le courant de juillet 1739.

Le chroniqueur El-Hadj Hamouda entre dans de nouveaux détails sur une expédition que Ali-Pacha entreprit, quelque temps après le massacre des Harar, contre diverses tribus reconnaissant la suzeraineté de cette famille féodale. Ces tribus, telles que les Nememcha, appartiennent aujourd'hui à la France ; il nous importe donc de connaître leur passé.

Nous avons dit précédemment que la tribu des Nememcha, soumise à l'autorité des seigneurs des Hanencha, se divisait, au XVIII^e siècle, en deux fractions principales : les Achach et les Oulad Khiar.

Chacune d'elles ayant embrassé la politique de l'une des deux branches rivales des Harar, se trouvait par conséquent avoir pris parti, les Achach pour le prince légitime de Tunis et les Oulad Khiar pour Ali Pacha l'usurpateur. Une grande inimitié existait donc entre les deux fractions, qui ne cessaient de se faire la guerre.

Nous avons vu aussi que le prince Mohammed, s'étant séparé du bey de Constantine, alla chez les Achach, parmi lesquels il vécut assez longtemps. A cause de l'hospitalité qu'ils accordaient ainsi au prince fugitif, Ali-Pacha leur voua une haine profonde.

Les Nememcha étaient dans l'usage de payer au souverain de Tunis un impôt d'un certain nombre de moutons, afin d'être autorisés à fréquenter les marchés de Djerid et à commercer sur d'autres points de la régence. Depuis quelques années, ils s'étaient abstenus de payer cette redevance. En outre, dans le

courant de l'année 1741, la caravane de pèlerins marocains se rendant à la Mecque fut arrêtée par les Nememcha. Les chevaux, les chameaux et les marchandises, notamment un coffre contenant de la poudre d'or et des diamants d'une valeur considérable, que le sultan du Maroc adressait comme hommage au sultan de la Mecque, étaient enlevés par ces pillards.

Les pèlerins dépouillés se rendirent à Tunis et adressèrent leurs plaintes à Ali-Pacha, qui leur promit la restitution de leurs biens. A cet effet, il écrivit à Chenouf es-Souli, du Zab, et Mohammed bel Hadj, l'un des cheïkhs de Khanga-Sidi-Nadji, à Ahmed Telili, seigneur de Feriana. Mais malgré les démarches réitérées de ces trois hauts personnages, les Nememcha firent la sourde oreille et gardèrent les immenses richesses pillées qu'ils s'étaient partagées.

Ali-Pacha, outré de leur conduite, après tous les griefs qu'il avait déjà contre eux, se mit en campagne avec de nombreuses troupes, placées sous le commandement de ses fils Younès et Soliman. Le gros de l'armée s'arrêta à Touzer; quant à Ali-Pacha, avec une colonne légère, il pénétra dans le Sahara, entre Risseran et Ferkan. De là, il manda auprès de lui les Oulad Khïar ainsi que les Oulad Barbar, populations voisines du Zab, qui connaissaient parfaitement le pays des Nememcha. Les Oulad Soula donnèrent aussi le concours de leurs cavaliers.

A ce moment, les Nememcha étaient dispersés sur tous les points du Zab où se trouvait de l'eau : à Metit, à Ouzeran ou sur l'Oued el-Arab. Rouar, leur chef, était à Debiahi chez les Oulad Zaïd.

Ali-Pacha prescrivit de les observer et, le moment venu, marcha contre eux. Partie au point du jour, la colonne légère atteignait Zeribet-Ahmed dans la soirée. On n'alluma aucun feu, afin de ne pas signaler la présence des troupes; néanmoins la nouvelle de leur approche était déjà parvenue aux Nememcha, qui s'étaient hâtés de décamper, Mais ils ne pouvaient être loin à cause des immenses troupeaux qu'ils traînaient à leur suite, et le lendemain, en effet, Younès les surprit à Adich-Ouzeran et leur enleva tout ce qu'ils possédaient.

Cependant, les autres fractions des Nememcha, qui avaient

échappé à cette première razia, s'étaient réfugiées à Khanga-Sidi-Nadji, au pied de l'Aurès. Younès en fut averti et marcha aussitôt dans cette direction. « Si les habitants de Khanga, dit-il à ses troupes, vous laissent poursuivre librement les fuyards sur leur territoire, ne leur faites aucun mal, mais s'ils font mine de les protéger, traitez-les tous de la même manière. »

Les habitants de Khanga, qui craignaient de se compromettre, restèrent neutres, mais les gens de Younès, entraînés par cette orgie de pillage, ne respectèrent bientôt plus rien et mirent à sac Khanga elle-même.

A cette époque, le chef de la ville de Khanga était le cheïkh Ahmed ben Nacer, fils de celui qui avait si généreusement accordé l'hospitalité au prince Mohammed jusqu'au moment où le bey de Constantine l'appela auprès de lui.

De Khanga, la colonne tunisienne retourna à Nefta, dans le Djerid, où on apprit que les derniers Nememcha, avec leur chef, Rouar, s'étaient retirés dans le Souf. Ali-Pacha expédia son fils avec 4500 cavaliers et 500 fantassins montés sur des chameaux, pour les razier. Cette troupe, passant par Ma-es-Soultan et Bir-bou-Nab, atteignit Debila es-Sif-Soultan, mais Rouar fuyait toujours vers l'oued Rir', abandonnant les bagages et les troupeaux qui ne pouvaient le suivre.

Epuisée par ces fatigues à travers les dunes de sable et, dans la crainte d'un désastre si l'ennemi prenait l'offensive, la colonne tunisienne jugea prudent de revenir vers le Souf et campa devant la ville de Guemar. La majeure partie des Souafa, effrayée à la vue de tant de forces réunies, s'était déjà sauvée dans les dunes de Aroug er-Remel, mais chacun, prenant confiance, ne tarda pas à revenir et aucun châtiment ne leur fut infligé; après trois journées passés à Guemar, les Tunisiens reprirent la route de Tunis.

Nous avons vu que lorsque le prince Mohammed eût acquis la certitude qu'au lieu de compter sur l'appui du bey Bou Hanak il devait se méfier au contraire de quelque trahison de sa part, il quitta Constantine et alla à Alger se mettre sous la protection directe d'Ibrahim Pacha. Ce souverain l'accueillit avec considération, l'admit publiquement à sa cour, écouta avec sympathie le

récit des malheurs de sa famille et finit par lui promettre de l'aider à reconquérir le trône de son père, usurpé par Ali Pacha.

Telles étaient les dispositions du Pacha d'Alger quand malheureusement ce prince succomba à la suite d'une longue maladie. Dès qu'il vit sa vie en péril, il quitta le palais servant de résidence habituelle aux Pachas d'Alger, et se fit transporter dans sa maison particulière, confiant les affaires de l'État et désignant même pour lui succéder son parent Ibrahim Khadja qui occupait alors les hautes fonctions de ministre des finances. Entr'autres recommandations qu'avant de mourir il adressa à celui-ci, il insista surtout pour qu'il tint les promesses qu'il avait faites au prince Mohammed.

Ibrahim Khodja étant donc monté sur le trône, ne tarda pas à s'occuper des affaires confiées à sa sollicitude. A la recommandation que lui avait faite son prédécesseur en faveur du jeune prince tunisien, auquel il témoignait déjà une vive sympathie, venait s'ajouter la haine qu'il nourrissait lui-même contre Ali Pacha. Il avait commandé les troupes algériennes, qui, en Tunisie, avaient fait triompher la cause d'Ali Pacha, mais celui-ci, aveuglé par sa bonne fortune, avait ensuite négligé de témoigner sa reconnaissance au général algérien lequel comptait être comblé de richesses, perspective qui est le mobile invétéré de toute action chez les peuples orientaux.

A cette époque, il y avait à Alger, occupant l'emploi important de commandant de la cavalerie, un personnage du nom d'Ahmed Agha, lequel avait espéré monter sur le trône à la mort du dernier Pacha. La volonté du défunt en ayant décidé autrement, il était naturellement mécontent et se tenait à l'écart, ce qui ne manquait pas de causer quelques inquiétudes à Ibrahim Khodja, le nouvel élu. Afin de prévenir toute tentative de la part de ce compétiteur, le pacha trouva un excellent prétexte pour l'éloigner : Il lui donna le commandement en chef de la colonne qui devait reconduire le prince Mohammed à Tunis et le replacer sur le trône de son père. Le bey de Constantine Bou Hanak recevait aussi des ordres dans le même sens et, bien que celui-ci voulut, selon son habitude, empêcher cette expédition, les instructions étaient tellement impératives, qu'il n'avait qu'à les

exécuter sans observations. Avant de continuer, laissons ici un instant le chroniqueur El hadj Hamoud et écoutons ce que raconte l'historien des beys de Constantine, Si Salah el Anteri, à propos de ces faits : (1)

« Des dissentiments s'étaient élevés entre le pacha d'Alger, alors régnant, et le bach agha préposé à l'administration des affaires arabes. Comme ce dernier jouissait d'une influence considérable, le pacha n'osant le faire périr ouvertement, résolut pour se débarrasser de lui d'employer la ruse, et voici la supercherie qu'il imagina : Il le fit appeler et lui dit d'un ton confidentiel et avec un air de sincérité feinte : « Le pacha de Tunis s'est déclaré notre ennemi et refuse de remplir les engagements contractés envers nous. Vous allez vous rendre auprès du bey de Constantine pour mettre, de concert avec lui, une armée sur pied et vous envahirez le territoire tunisien. Si en présence de cette démonstration, le pacha effrayé consent à se libérer de ses obligations, votre but sera atteint et vous n'irez pas plus loin, si au contraire il résiste, vous poursuivrez votre marche sur la capitale et vous attendrez là les renforts en troupes et en munitions que je vous enverrai. »

Le bach agha, prenant au sérieux la mission qui venait de lui être confiée, se hâta de quitter Alger, croyant courir à sa gloire, tandis qu'il courait à sa perte.

En effet, le pacha d'Alger faisait en même temps parvenir au bey Bou Hanak une dépêche secrète ainsi conçue : Le bach agha, par ses intrigues et ses menées s'est rendu coupable de trahison envers nous. Ne pouvant le condamner à mort publiquement, nous l'avons chargé d'une mission à entreprendre contre la régence de Tunis. Quand il arrivera auprès de vous, vous exécuterez ses ordres et vous vous hâterez de vous mettre en campagne. Mais lorsque vous serez en route, faites-le périr secrètement et vous ensevelirez son corps sous terre. Cela fait, vous reviendrez sur vos pas et abandonnerez cette expédition. »

Reprenons maintenant le récit du chroniqueur tunisien :

Le prince Mahmoud, qui continuait à résider dans la pro-

(1) Voir l'histoire des Beys, par M. Vayssettes et El Anteri.

vince de Constantine, était en même temps avisé par son frère du prochain départ de la colonne d'Alger, et, aussitôt, relevant l'étendard de sa famille, il rassembla autour de lui les partisans qu'il avait dans les tribus de la Tunisie.

Les troupes entrèrent en campagne au printemps 1746. Ahmed Agha, ayant auprès de lui le prince Mohamed, commandait une division et le bey de Constantine Bou Hanak était à la tête de l'autre. Quant au prince Mahmoud, il emmenait avec lui tous les contingents auxiliaires des tribus alliées qu'il avait pu recruter.

Dès que Ali Pacha fut informé, par les espions qu'il entretenait à Alger, des préparatifs que l'on faisait contre lui, il fit mettre la ville du Kef en état de résister en y envoyant des approvisionnements considérables, comptant que cette forteresse frontière arrêterait la marche de l'ennemi.

Hider Khodja, qui avait le commandement en chef, occupait la Kasba du Kef avec six cents Turcs ; Ali Temimi avait réuni un millier de soldats Zouaoua et le corps des spahis était chargé d'éclairer les approches de la place. Environ cent cinquante soldats connus pour leur dévouement à la cause des jeunes princes dépossédés, et dont on se méfiait, étaient renvoyés du Kef à Tunis. Quant aux habitants de la ville, on leur avait prescrit de s'approvisionner en vivres et en munitions. Tout le pays compris entre le Kef et Tunis fut ensuite dévasté afin qu'il n'offrît aucune ressource à l'ennemi dans le cas où, renonçant à assiéger la place frontière, il aurait, comme, lors de la campagne de 1735, marché droit sur la capitale. Les contingents de toutes les tribus tunisiennes étaient venus camper sur les bords de la Medjerda en expectative devant la tournure que prendraient les événements.

Quand la colonne algérienne eût quitté Constantine, Sedira, petit-fils de Bou Aziz, n'alla pas, avec ses Hanencha, se joindre à elle, par la raison qu'il voulait n'avoir aucune relation avec le bey Bou Hanak. Avant la mort de son aïeul Bou Aziz, c'était lui et son cousin Redjeb ben Ahmed Serir, des Harar-Menacer, que l'on considérait, dans le pays, comme les deux futurs compétiteurs au cheïkhat des Hanencha. Après le massacre de Bou Aziz, Sedira fut écarté et l'autorité donnée à son rival Redjeb.

Sedira alla aussitôt porter ses doléances au prince Mohamed, et, lui rappelant les liens d'amitié et de parenté qui existaient entre eux, le fit intervenir en sa faveur auprès du bey Bou Hanak, qui lui accorda en effet le commandement des Hanencha après avoir fait arrêter son rival Redjeb. Le prince et Sedira, se mettant alors à la tête de leurs cavaliers, voulurent poursuivre les Hanencha partisans de Redjeb afin d'anéantir complètement son parti. Mais ceux-ci, prévenus secrètement par le bey de Constantine, attirèrent leurs ennemis au loin dans l'intérieur et, sans la bravoure du prince et de Sedira, les rôles allaient être intervertis, c'est-à-dire que ceux qui comptaient écraser leurs rivaux par surprise étaient écrasés eux-mêmes à cause de la trahison du bey de Constantine Bou Hanak.

Néanmoins, cette affaire consolida le pouvoir de Sedira; mais comme il n'avait aucune confiance dans le bey, il s'en tint à l'écart d'une manière absolue, jamais même il ne l'avait vu pour lui faire acte de vassalité depuis qu'il avait été nommé au cheïkhat.

Cette conduite augmenta encore davantage la haine que le bey nourrissait contre Sedira. Aussi, dès que l'armée algérienne arriva à Chabrou, Bou Hanak eut avec le prince Mohamed une longue conversation au sujet de Sedira et ne lui cacha aucun des sentiments d'aversion qu'il avait contre lui. « Je crains, lui disait-il, que ce chef harar ne nous trahisse, il faut le faire périr et je me charge moi-même de le faire tomber dans un piège. Mais un obstacle m'arrête, c'est la grande affection et les liens de parenté qui existent entre votre frère, le prince Mahmoud, et Sedira. Il conviendrait donc que vous sondiez adroitement votre frère pour savoir ce qu'il pense de mon projet de faire périr Sedira. »

Mohamed alla en effet causer avec Mahmoud et celui-ci, indigné en entendant cette confidence, s'écria : « Ne savez-vous pas que les Hanencha sont le bras de notre armée. Si on tuait Sedira, nous détruirions de nos propres mains l'arme qui doit amener le succès de nos affaires. »

Le bey Bou Hanak ne voulait autre chose que faire échouer l'entreprise en faveur des jeunes princes dépossédés, car, au-

tant il détestait ceux-ci, autant il était lié d'amitié avec leur ennemi, l'usurpateur Ali Pacha. Il savait combien les Harar Hanencha, qu'il exécrait déjà, pouvaient contribuer à la réussite de l'entreprise et c'est pour cela qu'il avait conçu le sanginaire projet d'assassiner Sedira, leur chef.

Quand le prince Mohamed vint lui rendre compte de l'horreur que son frère avait manifestée en apprenant cette trame odieuse, Bou Hanak s'écria : « Je vous l'avais bien dit, que votre frère » entraverait mes combinaisons ! »

Lorsque la campagne sera achevée, lui dit alors le prince, vous prendrez vis-à-vis de Sedira toutes les dispositions que vous voudrez, mais, pour le moment, son concours nous est indispensable ; il se tient à l'écart par prudence et il faut cependant qu'il nous rejoigne. Pour cela vous allez me promettre de ne rien tenter contre lui.

Le bey dut promettre et aussitôt le prince courut à cheval au campement de Sedira, à qui il ne cacha rien de tout ce qui venait de se passer et d'être dit, afin qu'il se tint constamment sur ses gardes. Sedira, avec tous ses cavaliers Hanencha, rejoignit alors l'armée algérienne, qui ne tarda pas à arriver à Ksar-Djaber. De ce point une reconnaissance, sous les ordres des deux princes, se porta en avant pour explorer les environs du Kef. Ils ne tardèrent pas à rencontrer un parti ennemi qui, lui-même, exécutait une patrouille, et le combat s'engagea de part et d'autre. La garnison du Kef, prévenue, envoya des renforts en toute hâte et la lutte devint de plus en plus vive. Il y eut de nombreux tués de part et d'autre et une trentaine de prisonniers, habitants du Kef ou Zouaoua, restèrent entre les mains du détachement algérien. Les princes, les ayant bien traités, les rendirent à la liberté, comptant, par cet acte de clémence, se faire des partisans dans l'armée ennemie.

L'armée algérienne, se portant ensuite de Ksar-Djaber au Kef, établit son campement dans la prairie située au Sud-Est de la ville. L'annonce de l'arrivée des deux princes dépossédés causa aussitôt une émotion extrême dans toute la Tunisie. Les tribus frontières des Charen, Bou R'anem, Frachiche, les Nefzaoua, Ourtan et beaucoup d'autres, accoururent rendre hommage à

leurs souverains légitimes. Ils venaient leur offrir humblement des grains, des troupeaux et des approvisionnements de toute sorte ; c'était un concours unanime, une manifestation générale, au point que des sommes considérables en argent étaient même empruntées aux riches marchands afin de les verser dans le trésor des princes.

L'armée algérienne vivait dans l'abondance et autour d'elle les auxiliaires ne cessaient d'arriver. Dans l'opinion de tous la restauration des princes au trône de leur père infortuné, ne faisait aucun doute, et était considérée comme un fait accompli. Toutes les villes, toutes les populations arabes et berbères, des montagnes ou de la plaine, du Djerid même, leur envoyèrent des députations pour faire acte de soumission.

Malheureusement les intrigues ténébreuses, les trahisons de Bou-Hanak, bey de Constantine, allaient de nouveau mettre obstacle à cette campagne qui se présentait sous de si heureux auspices. Deux jours après leur arrivée devant le Kef, les chefs de l'armée montèrent à cheval et firent avec toutes leurs troupes une reconnaissance autour de la place pour reconnaître d'abord les points où seraient établies les batteries de siège et effrayer ensuite les défenseurs du Kef par le spectacle du défilé des forces considérables dont disposaient les algériens. Il fut décidé que l'investissement serait complet et que les batteries seraient placées sur une hauteur dominant la place. Bientôt on ouvrit le feu, et une pluie de projectiles tombant sur le Kef força les assiégés à fuir d'une maison à l'autre. Une mine allait ouvrir une brèche dans les remparts, dès lors la place était prise, mais les assiégés réuissirent à l'éventer et à tuer les mineurs. Le Bey Bou-Hanak informé de cet incident jugea que le moment d'agir était venu. Aussi bien pour faire échouer les projets des princes qu'il haïssait, que dans le but de tenir les conventions secrètes existant entre lui et Ali Pacha qui lui avait promis une riche récompense, il fallait à tout prix que son esprit infernal lui suggérât une ruse pour arrêter les opérations. Au camp se trouvait un turc du nom d'Ali Meksis occupant l'emploi secondaire d'agha des spahis, position qui le mettait sous les ordres directs d'Ahmed agha, général en chef de l'armée algérienne. Bou

Hanak le manda chez lui et en tête à tête lui parla en ces termes :

« Veux-tu devenir toi même général en chef en remplacement d'Ahmed Agha ? Je te donnerai en outre une grosse somme d'argent et Ali Pacha maître de Tunis t'en donnera encore autant. Pour cela, il faut que tu consentes à faire ce que je vais te proposer. »

Ali Meksis acceptant cette offre au premier mot, demanda ce qu'il fallait faire pour obtenir à la fois dignité et fortune.

« Tu vois, ajoute Bou Hanak, ce qui vient d'arriver aux mineurs que l'ennemi nous a tués. Nous ne pouvons donc pas continuer le siège du Kef à moins que le Pacha d'Alger ne nous envoie des renforts. Tel est le motif officiel que nous allons donner pour arrêter les opérations. Mais, quand tu seras en présence du Pacha d'Alger auprès duquel je vais t'envoyer en mission, tu lui annonceras confidentiellement qu'il ait à se méfier de son lieutenant Ahmed agha. Celui-ci, diras-tu, s'est concerté avec l'armée qui lui est dévouée et a ourdi le complot, qu'aussitôt la conquête de Tunis accomplie, il marchera sur Alger à la tête des troupes victorieuses, renversera le Pacha Ibrahim et montera sur le trône à sa place. Si Ahmed agha est maintenu plus long temps à la tête de l'armée, il deviendra de jour en jour plus puissant, se créera de nombreux partisans et je ne ne pourrais plus arrêter son essor. Tandis que si le Pacha ordonne de lever le siège du Kef et le retour immédiat de l'armée, je me charge de le débarrasser du conspirateur en le tuant moi-même. »

Ali Meksis ayant promis d'accomplir cette mission fidelement, le bey Bou Hanak pretexta la catastrophe des mineurs pour démontrer la nécessité de réunir un conseil de guerre où on discuterait les mesures à prendre. On s'arrêta à l'avis émis par le Bey d'envoyer demander des renforts à Alger, et Ali Meksis, naturellement, fut désigné pour cette mission en compagnie du beau frère du Bey.

Dès la nuit qui suivit le départ des émissaires, l'armée recevait l'ordre de cesser l'investissement et de se retirer en emportant son artillerie. Les assiégés s'étant aperçus de ce mouvement de

retraite, descendirent en foule dans les retranchements évacués et y trouvèrent une énorme quantité d'approvisionnements abandonnés dont ils profitèrent eux-mêmes.

Cependant Ali Pacha qui voyait le siège se prolonger, craignait que les défenseurs du Kef n'eussent épuisé leurs munitions et jugea nécessaire de leur en faire parvenir de nouvelles sous l'escorte de cinq cents cavaliers conduits par le Kahïa de Badja. Un convoi de cent vingt charges de poudre et de balles, ainsi que de l'argent pour la solde des troupes était expédié de Tunis. Arrivé en vue du Kef, après avoir marché nuit et jour, le convoi était aperçu par les assiégeants qui aussitôt s'élancèrent pour l'enlever, mais les assiégés prévenus pendant la nuit de son approche firent une sortie. Un combat sanglant s'engagea et les troupes du prince Mohammed et du bey de Constantine, placées entre la ville et le convoi, forcèrent les assiégés à rentrer dans leurs murs, tandis que le convoi restait entre leurs mains. De nombreux prisonniers du Kef tombaient ainsi au pouvoir des algériens ; le prince Mohammed qui voulait par ses bons traitements les rallier à sa cause, avait comme la première fois décidé qu'il les renverrait sains et saufs ; mais le bey, qui avait des vues toutes contraires les fit tous égorger en rentrant au camp. Cette exécution barbare indigna tellement le prince qu'il en tomba malade. Du reste l'envoi d'un émissaire à Alger et la conduite déloyale constante du bey Bou Hanak, avaient fini par convaincre les jeunes princes ainsi que leur allié Sedira, qu'ils avaient décidément à lutter contre un traître de la pire espèce. Devant toutes ces preuves de félonie, le prince Mohammed ne put s'empêcher de conseiller à Sedira de se méfier de quelque trahison qu'il se voyait impuissant à conjurer. Sedira déclara qu'il allait s'éloigner pour son compte ; le prince lui répondit : — « Pars si tu le veux, je te laisse libre. »

Comment, lui objecta le prince Mohammed, peux-tu engager Sedira à s'éloigner, lui qui est notre seul appui!...

Laissons le partir ; l'émissaire envoyé à Alger ne tardera pas à être de retour. Si le Pacha ordonne de continuer la campagne, Sedira sera là à notre portée pour nous servir encore ; si au

contraire il faut battre en retraite, Sedira à l'abri d'une trahison se débrouillera comme il l'entendra.

En effet, dès que la nuit fut venue Sedira partit avec ses Hanencha et au point du jour il était déjà loin de l'armée algérienne. Aussitôt que le bey Bou Hanak apprit ce départ, il entra en fureur et fit piller le campement de Sedira où il avait laissé divers bagages. Quelques cavaliers Hanencha attardés étaient pris et enchaînés. Abordant ensuite le prince Mohammed il lui disait : « Voyez donc comment se conduit votre ami Sedira ; voilà qu'il est parti ; maintenant il va bouleverser et ravager mon territoire. Il faut que vous me le rameniez, ou si non, dès demain je décampe et je rentre à Constantine avec mes troupes. »

Bou Hanak était intérieurement enchanté du départ de Sedira qui lui procurait un prétexte plausible de lever le siège du Kef, quand bien même le Pacha aurait maintenu son ordre de continuer les opérations.

Le prince Mohammed bey, prévoyant les suites fâcheuses de ce départ intempestif, promit au bey de ramener Sedira. Il alla immédiatement rendre compte à son frère Mohammed de la conversation qu'il venait d'avoir avec le bey de Constantine. Mohammed lui répondit : « Tu vois que je suis encore malade de la fièvre qui m'a causé le massacre des prisonniers, rends toi toi-même auprès de Sedira. » — Mais, objecta celui-ci, il n'a pas assez de confiance en moi, pour qu'il me décide à me suivre. »

Bou Hanak persistant dans sa menace de battre en retraite, le prince Mohamed bien que malade, se leva, se vêtit, monta à cheval et alla auprès du bey Bou Hanak. En l'apercevant, celui-ci pâlit et le reçut en lui disant : « Vous vous décidez donc à aller chercher Sédira ? »

Oui, répondit le prince, mais il faut que vous relâchiez immédiatement ses cavaliers que vous gardez prisonniers et qui m'accompagneront ; car quelle confiance le chef Harrar aurait-il dans ma démarche pacifique si pendant ce temps vous gardez ses gens enchaînés !

En effet le bey n'ayant rien à objecter devant une observation aussi logique remit les cavaliers en liberté et leur fit rendre leurs chevaux.

Le prince alla immédiatement rejoindre Sedira et ne lui cacha rien. Sedira lui dit : « Decidez vous-même, je ferai ce que vous voudrez. » — « Mon avis, dit le prince, c'est que tu vas rester ici. Pendant ce temps, comme les émissaires expédiés à Alger ne doivent pas tarder à revenir, nous allons envoyer du monde sur la route qu'ils suivent pour nous emparer des dépêches et savoir quelle est la réponse du Pacha d'Alger. Si tu réussis tu me préviendras, dans le cas contraire c'est moi qui l'avertirai des nouvelles arrivées au camp. » La dessus il se séparèrent.

Ali Meksis voyageant de nuit passa ailleurs que par le chemin que surveillaient les cavaliers de Sédira, et, les ayant ainsi évités, parvint sans encombre au camp algérien.

Voici maintenant comment Ali Maksis avait accompli sa mission : Ainsi que le lui avait recommandé Bou Hanak, il exposa au pacha Ibrahim Khodja les projets révolutionnaires de son chef d'armée Ahmed Agha. Mais comme il intriguait aussi pour son compte il dit encore au pacha : Méfiez-vous aussi du bey de Constantine Bou Hanak, car il a traité secrètement avec Ali bey de Tunis et quoique vous fassiez, il entravera toujours ce que vous voudrez entreprendre contre son allié.

Ces révélations mirent le pacha dans une grande perplexité parcequ'il voyait son trône menacé. Immédiatement il écrivit une missive confidentielle au bey bou Hanak pour lui prescrire de faire rétrograder son armée et, en même temps, de mettre à mort Ahmed agha. Il lui promettait de le nommer à sa place généralissime de ses troupes à condition qu'il garderait auprès de lui l'émissaire Ali Meksis.

Ce qui précède était contenu dans la missive confidentielle. La dépêche officielle ordonnait simplement de battre en retraite.

En présence de cette résolution, le prince Mohammed conseilla à Sedira d'entrer en relations avec le bey de Tunis afin de s'en faire un protecteur contre son ennemi le bey de Constantine. Pour obtenir ce résultat il n'avait qu'à annoncer à Ali pacha la nouvelle de la retraite de l'armée algérienne, ce qui ne manquerait pas de lui causer une vive satisfaction.

Sedira qui avait le cœur loyal refusait de changer ainsi de drapeau, mais le prince le détermina à cette démarche en lui

disant : « Entre nous, ta défection n'est qu'apparente et nous savons très-bien que tu nous resteras dévoués. »

Dès lors, Sedira, suivant les conseils du prince, entra en communication directe avec Ali pacha qui lui témoigna une certaine amitié. Ces relations durèrent jusqu'au moment où Sedira fut empoisonné plus tard par un agent du bey de Constantine.

L'armée algérienne avait donc opéré son mouvement de retraite. Cette nouvelle causa à Tunis une joie immense et pendant trois jours les batteries de la capitale tonnèrent en signe d'allégresse. Mais la situation n'était pas la même parmi les nombreuses populations qui s'étaient trop ouvertement prononcées en faveur de la restauration de leurs princes légitimes qui subirent de terribles châtiments.

Quand les troupes algériennes arrivèrent au bivouac de Fesguia, à proximité de Constantine. le prince Mohammed entra le matin dans la tente de Ahmed agha pour lui donner le bonjour. Le bey bou Hanak se présentait aussi un instant après pour accomplir le même cérémonial de politesse. Remarquons que celui-ci venait à l'instant de communiquer à ses chaouchs l'ordre du pacha de mettre à mort le généralissime Ahmed agha et que les chaouchs apostés devant la tente n'attendaient qu'un signal convenu pour exécuter la sentence.

Après avoir salué humblement Ahmed agha, Keïnan lui donna à lire l'ordre du pacha et en même temps fit signe au prince de s'éloigner. Celui-ci en entendant la lecture de la dépêche, sortit tremblant de terreur sur ses jambes, et aussitôt les chaouchs se précipitèrent sur leur général, le saisirent et l'étranglèrent. Son cadavre mis sur un mulet était ensuite transporté à Constantine pour y être enterré. L'historien des beys raconte autrement la mort tragique d'Ahmed agha. Le bey, dit-il, trompant sa confiance, lui fit avaler un breuvage empoisonné qui lui brûla les entrailles et le lendemain il se réveillait dans la tombe.

Le bey ayant rempli le but de sa mission rentra à Constantine satisfait sans doute d'avoir si bien rempli les ordres de son maître.

Il faut convenir que cette action n'est guère à la louange du bey bou Hanak, pas plus qu'à celle du pacha son suzerain et c'est

cependant le seul fait que l'historien el Anteri ait cru devoir rapporter dans les quelques pages qu'il consacre à ce prince. Du reste, pas une réflexion, pas une parole de blâme à ce sujet, tant il semble que la trahison, sous le gouvernement turc fût chose ordinaire et passée dans les mœurs publiques. (1)

Les troupes licenciées reprenaient la route d'Alger ; le prince Mohammed eût voulu les suivre, mais bou Hanak s'y opposa et l'emmena avec lui à Constantine, ainsi que son frère Mohammed. Ainsi se termina cette campagne que les arabes désignent d'une manière caractéristique par la *guerre feinte*. Le prince Mohammed était tellement affecté de la retraite du Kef qu'il en perdit bientôt le boire et le manger. Lui, jadis si vigoureux, si brillant, s'affaissa brusquement comme un vieillard décrépit, il ne cessait de répéter : « J'ai revu ma patrie sans pouvoir y rentrer. » Épuisé par la mélancolie, il finit par succomber à Constantine vers les premiers jours de février 1746.

Son frère Mohammed, en quelque sorte interné dans la ville, ne voyait le bey que tous les vendredis aux réceptions officielles. Mais malgré les caresses simulées de bou Hanak, jamais il n'acceptait, dans la crainte d'être empoisonné, la tasse de café qu'on lui offrait dès qu'il se présentait, prétextant invariablement un jeûne religieux pour s'excuser ; aussi chacun comprit-il les raisons qui le faisaient agir avec tant de prudence.

Le prince s'adressa directement au pacha pour obtenir l'ordre de son transfèrement à Alger. Cette autorisation lui fut accordée avec d'autant plus d'empressement que le bey lui-même dans ses rapports confidentiels, avait signalé déjà combien la présence du prince à Constantine agitait les esprits, autant dans la province qu'en Tunisie.

A cette époque la route d'Alger était extrêmement dangereuse. La famille féodale des Mokrani se divisait en trois branches rivales. Celle du Cheikh bou Zid qui occupait le pouvoir, reconnaissait l'autorité des Turcs. Les deux autres, les bou Rennan et Guendouz, étaient en état de révolte et interceptaient les communications entre Alger et Constantine, avec l'aide des Beni

(1) Voir Vayssettes, *Histoire des beys de Constantine*, p. 165.

Abbas, Beni Salah, Zonaoua, Beni Ourtilan et autres populations kabyles, vivant indépendantes dans leurs montagnes. (1)

Escorté par soixante-dix cavaliers et muni d'un sauf-conduit du bey bou Hanak pour le Cheikh bou Zid, le prince tunisien se mit en route pour Alger. Les voyageurs étaient suivis d'une caravane d'environ deux cents mulets chargés de marchandises.

Arrivés auprès des Biban, les Portes de Fer, partie la plus dangereuse de la route, les compagnons du prince, pris d'épouvante voulurent retourner sur leurs pas et il finit par ne rester auprès de lui qu'une douzaine de cavaliers d'escorte et quatre personnages tunisiens qui l'avaient toujours suivi dans sa mauvaise fortune.

Le prince, sans hésiter, se présenta chez Bou Rennan dont le campement était sur son chemin ; ce chef était à ce moment à la chasse, mais son fils lui fit un accueil empressé et le lendemain l'escorta un instant avec quelques cavaliers. « Je vous accompagnerais volontiers plus loin, jusqu'à ce que je vous ai conduit en lieu sûr, lui dit le jeune homme en le quittant, mais nous voici à la limite du territoire du Cheikh Bou Zid, notre rival, et je ne dois pas y pénétrer. »

Le prince expédia alors en avant un de ses gens et aussitôt que le Cheikh Bou Zid eût lu le sauf-conduit délivré par le bey de Constantine, il envoya au-devant de lui son jeune fils avec une quinzaine de cavaliers pour lui souhaiter la bienvenue. Le prince et Bou Zid ne se rencontrèrent qu'un instant et les voyageurs continuèrent leur route ; mais arrivés à l'entrée des Biban, les cavaliers d'escorte donnés par Bou Zid déclarèrent qu'ils ne pouvaient aller plus loin. Les Kabyles qui gardaient le passage, en voyant approcher le prince et ses quelques compagnons poussèrent des cris et firent une décharge générale de leurs fusils ; les voyageurs crurent d'abord à une attaque, mais on leur apprit que les Kabyles avaient l'habitude de faire cette

(1) J'ai tenu à donner textuellement la traduction de ce passage du chroniqueur tunisien qui confirme pleinement ce que j'ai déjà dit dans la monographie de la famille féodale des Mokrani.

manifestation pour obtenir des cadeaux de ceux qui traversaient les Portes de Fer. Le prince leur fit donner largement ce qu'ils demandaient et alors les Kabyles descendant des rochers sur lesquels ils étaient embusqués, vinrent témoigner leur reconnaissance en lui baisant les mains.

Après avoir franchi les Bibans, on se trouvait sur le territoire dangereux de Ben-Guendouz ; nos voyageurs profitèrent de la nuit pour le traverser rapidement et se rendre au plutôt à Bordj Hamza où ils seraient enfin en sûreté.

A Alger le prince Tunisien fut accueilli d'abord très-froidement par le pacha, à cause du mauvais succès de la campagne contre le Kef dont il était l'instigateur ; mais peu à peu Mohammed bey réussit par son tact à reconquérir les bonnes grâces du souverain algérien. Quelques temps après il fut rejoint par son jeune frère Ali bey que nous reverrons plus tard marcher à la conquête de Tunis, mais cette fois sérieusement et avec plein succès.

Nous devons maintenant reporter nos regards vers Tunis, où l'inimitié et la guerre qui éclata entre Ali-Pacha et son fils Younès allait changer la face des choses. Un Français, M. Poiron, témoin des événements, a fait à ce sujet un rapport que cite Rousseau, duquel nous allons extraire les passages qui nous sont utiles.

« Ali Pacha et Younès étaient parvenus au comble de la puissance par le meurtre de tous ceux qui avaient osé remuer en faveur du fils de Hossein Bey, réfugié à Alger ; par la paix qui venait d'être conclue avec les Français (1), par les richesses immenses qu'ils avaient amassées en détruisant la fortune des premiers notables de l'Etat et par celles qu'ils avaient extorquées des peuples ; ils ne songèrent plus qu'à s'affermir en faisant servir ces mêmes richesses à se faire des créatures. Sidi Younès sut en détourner une grande partie pour son compte.

(1) Voir dans les *Annales tunisiennes*, de Rousseau, les causes de la guerre qui éclata à cette époque entre la France et Tunis, page 125 et suivantes.

« Le père, aveuglé par son fils, ne voyait point les amas qu'il faisait, ni l'usage auquel il employait ses rapines ; il lui laissa même usurper tant d'autorité parmi ses troupes, dans la ville et dans son palais, que Sidi Mohamed, son second fils, prince aussi ambitieux que rusé, en craignit les suites et chercha tous les moyens pour le détruire, ou du moins pour partager la puissance avec ce frère qu'il regardait comme un esprit dangereux.

« Sidi Mohamed, par souplesse ou par caresse, obtint le détail de quelques affaires et l'agrément d'aller souvent à Tunis ; il s'y montrait au peuple sous des dehors affables, il assistait à la paie qu'on faisait à la milice turque pour avoir occasion de lui faire des largesses. Il parut même vouloir s'attirer la bienveillance de tous les ordres de l'Etat et avec si peu de ménagements que Sidi Younès ne tarda pas d'en prendre ombrage. »

Nous avons indiqué suffisamment les causes de l'inimitié, nous ne suivrons donc pas Poiron dans les curieux détails qu'il fournit encore sur les événements. Tunis offrit bientôt le triste spectacle d'une guerre acharnée entre deux frères et d'un fils avec son père. Enfin Younès, voyant ses affaires désespérées, prit la fuite et se dirigea vers la frontière algérienne. Arrivé à Tébessa, il faillit ne pas franchir cette ville, car Sedira, seigneur des Hanencha, apprenant son arrivée, expédia immédiatement son oncle Brahim ben Bou Aziz pour s'en emparer et se venger du meurtre de Bou Aziz.

Younès, se voyant perdu, écrivit immédiatement au bey de Constantine pour le tirer de ce mauvais pas. Une petite colonne de troupes turques vint alors le chercher et l'emmena à Constantine, qui devint son lieu de refuge.

En 1754, dit Rousseau dans ses *Annales*, Baba Ali Dey venait de monter sur le trône d'Alger. Ce nouveau chef de la régence avait été chargé, quelques années avant son avènement, d'une mission assez importante auprès d'Ali Pacha, de Tunis. Il avait été bien accueilli par ce prince, mais le bey Younès ne lui avait témoigné qu'un insultant dédain. Ce souvenir lui pesait et il n'attendait que l'occasion d'en soulager son esprit. Younès la lui offrit : réfugié sur son territoire, ce même Younès osa lui demander son appui. Baba-Ali, pour toute réponse, se déclara son

ennemi, prit à cœur les intérêts des fils de Hossein ben Ali, que le sort des armes avait également contraints de se réfugier en Algérie et s'apprêta à envoyer une armée contre Tunis pour les rétablir sur le trône de leur père.

En 1755, une armée imposante, sous les ordres de Hassen, dit Zereg Aïnou, nouveau bey de Constantine, auquel fut adjoint Ali Bey, l'un des princes en faveur desquels l'expédition était faite, se mit en marche et pénétra sur le territoire tunisien (1). L'autre prince, Mohamed Bey, s'était, de son côté, mis à la tête de ses amis les Harar des Hanencha, renforcés bientôt par tous les Arabes partisans de sa famille et appuyait les opérations de la colonne algérienne.

Quoique reconnaissant la suzeraineté tantôt de Tunis, tantôt d'Alger, nous avons remarqué que les Hanencha vivaient à peu près indépendants. Placés loin de Constantine et dans un pays dont l'abord est difficile, ils étaient dans une position excellente pour résister à la domination des Turcs s'il y avait eu union entre les deux branches de la famille des Harar : les Ben Nacer et les Ben Menacer

Le kaftan d'investiture des pachas étant l'objet des convoitises, celui des chefs Harar qui l'obtenait s'engageait à faire acte de vasselage en payant un certain impôt, qu'il avait la dignité de ne pas porter lui-même, mais d'envoyer à Tunis ou à Constantine par son secrétaire.

Puissants par le nombre, naturellement belliqueux et habitués à guerroyer et à piller, les Hanencha, conduits par leurs seigneurs les Harar, étaient continuellement en lutte soit avec les troupes turques, soit avec les tribus voisines, qu'ils soumettaient à leur domination. Au commencement de ce siècle les Turcs obtenaient-ils bien difficilement encore la rentrée des impôts de cette région, sans le secours de la force armée. Les colonnes que le bey de Constantine envoyait chaque année pour appuyer ses prétentions étaient presque constamment obligées d'en venir aux mains avec les gens des tribus soumises aux Harar et n'avaient pas toujours l'avantage.

(1) *Annales*, de Rousscau. p. 157.

Après le massacre du cheïk Bou - Aziz, les Hanencha, s'apercevant combien il était dangereux de compter sur la bonne foi des Turcs, résolurent de n'avoir plus avec eux aucune relation et, faisant trêve aux rivalités intestines, ils avaient, d'un commun accord, élu pour les commander Sedira ben Trad, petit-fils de Bou Aziz. Mais cette puissante famille des Harar, mêlée jusques là à toutes les intrigues politiques, ayant ses amitiés et ses haines, ne pouvait rester longtemps étrangère aux événements qui se passaient autour d'elle. La cour de Tunis était entrée en relations avec Redjeb, fils d'Ahmed Serir, de la branche des Menacer, lequel, aveuglé par la soif des honneurs, oublia le meurtre de son père et reçut le kaftan d'investiture au détriment de Sedira. Donc, au moment où une nouvelle expédition était dirigée sur Tunis, une partie des Hanencha, sous les ordres de Redjeb, figurait dans les rangs des partisans de l'usurpateur Ali Hacha.

Quand la colonne algérienne arriva à Chabrou, près de Tebessa, le bey Hassen Azereg Aïnou manda à son camp tous les grands chefs du pays. Redjeb, perplexe et n'osant pas se prononcer trop ouvertement contre la cause de ses anciens princes, se présenta comme les autres, mais on le mit aux fers dès qu'il arriva. Aussitôt cette arrestation opérée, deux colonnes légères, l'une sous les ordres du bey et l'autre sous ceux du prince Mohammed, partirent pour razier les gens de Redjeb. Celle du bey surprit leur campement et l'enleva. Mais le prince, qui avait poussé son excursion dans une autre direction, après avoir chevauché un jour et une nuit sans rencontrer personne, résolut de rétrograder. A ce moment, il se trouva brusquement face à face avec tous les cavaliers de Redjeb, surexcités par la perte de leurs campements que le bey venait de leur faire éprouver. Dans un premier choc, le prince les mit en débandade, mais les Hanencha, revenant à la charge en plus grand nombre, menaçaient de s'emparer de leurs adversaires et de s'en servir ensuite comme moyen d'échange pour obtenir la restitution de leur seigneur Redjeb et de ce qui leur avait été enlevé dans la razia du bey.

Le prince Mohammed, tireur extrêmement adroit, avait groupé le peu de monde qui l'entourait sur une éminence et ses compa-

gnons, lui passant successivement leurs fusils, il abattait tout ennemi qu'il visait ; mais, malgré ses prodiges d'adresse, les forces des combattants étaient dans une disproportion telle, que le petit groupe allait infailliblement être enlevé par l'essaim de cavaliers qui l'entourait de toutes parts. Dans cette extrémité le prince, prenant une détermination désespérée, fit cesser le feu et s'avancant seul vers l'ennemi, il se mit à crier :

« O Hanencha, c'est moi le prince Mohammed que vous combattez en ce moment. Votre chef Redjeb a été décapité au camp par le bey Hassan. On vous a donné pour le remplacer son cousin Mohammed ben Soltan, que le bey m'avait chargé de vous amener investi de sa nouvelle dignité. Que Dieu vous fasse prospérer sous son commandement. »

Ces paroles mirent fin aux hostilités. Redjeb étant mort, il n'y avait plus de raison pour faire des prisonniers et procéder à un échange. D'un autre côté la nomination de Ben Soltan à la tête de la branche de Harar Menacer, leur faisait plaisir parcequ'elle les débarrassait de l'autorité de Sedira qu'ils n'aimaient point. Donc les Hanencha satisfaits, mirent tous pied à terre et vinrent avec empressement baiser les mains du prince et lui faire des protestations de fidélité. Cette circonstance ramena à la cause des princes de puissants partisans qui la veille encore étaient disposés à le combattre.

Mais cette nouvelle campagne contre Tunis faillit avorter comme la première à la suite d'intrigues où l'argent remis en cadeau à certains hauts dignitaires devait, encore une fois, ébranler les résolutions. Néanmoins des ordres impératifs étaient lancés, et les troupes algériennes, après une sanglante bataille, s'emparaient de Tunis le 31 août 1756. L'usurpateur Ali Pacha et son fils, avaient la tête tranchée, et le prince légitime Mohammed bey, remontait enfin sur le trône de son malheureux père Hossem bey ben Ali.

Un incident qui démontre combien grande est l'âpre avidité, la passion inextinguible des gouvernants turcs pour la richesse, mobile avoué de leur tortueuse politique, se produisit à Tunis en cette circonstance et faillit détruire les heureux résultats que les princes venaient d'obtenir après tant d'efforts et de fatigues.

Maître de Tunis, le bey Hassen alla s'installer dans le palais du souverain, situé au dessous de la Kasba, où étaient enfermées les femmes d'Ali Pacha. La, assis sur une chaise au milieu d'une cour, il ordonna de lui apporter tous les bijoux et les ornements de prix qui existaient dans le palais. On réunit tous ces objets qui étaient d'une valeur considérable, et deux eunuques les déposèrent aux pieds du vainqueur. Hassen bey n'était pas satisfait et réclamait ce que, disait-il, il y avait encore. Le prince Mohammed qui assistait à cette scène de rapacité de juif, entra dans le logement de sa femme, lui demanda ses bijoux et vint les donner aussi en déclarant qu'il ne restait plus rien dans le palais. Mais Hassen bey insatiable répondit qu'il voulait s'en assurer lui même et s'avança pour pénétrer de sa personne dans les appartements des femmes.

« Comment, aurais-tu la hardiesse de commettre l'infamie d'entrer chez ma femme, lui dit le prince? »

Malgré cet appel à la raison et aux convenances, il marcha toujours; alors le prince dont les yeux s'obscurcirent de rage, s'écria :

« Tu outrages Dieu lui même! » et saisissant un pistolet il en dirigea le canon sur la poitrine du bey; — l'amorce seule prit feu heureusement; et le bey aussi lâche qu'avidé, s'enfuit en courant, remonta à cheval et se réfugia dans son camp, en criant que le prince avait voulu l'assassiner.

Mohammed bey se renferma dans la citadelle du Bardo et son frère Ali bey se retira à Sefax. Pendant plusieurs jours la ville de Tunis subit le sort des villes conquises et la soldatesque encouragée dans ses actes par un gouvernement révolutionnaire institué dans un moment de désordre, se livra aux actes les plus odieux. Enfin Mohammed bey et son frère revenu de Sefax réussirent à se rendre maîtres de la situation, et au prix d'une redevance annuelle obtinrent que les troupes algériennes dont le long séjour était la cause de tous les troubles, repasseraient la frontière.

Le bey Hosseïn dit Azereg Aïnou ne jouit pas longtemps de ses rapines. Parvenu à moitié chemin de la capitale, il fut pris d'une sorte de lèpre; son corps, nous dit l'historien des beys, se couvrit

de pustules, et il mourut en arrivant à Constantine, vers la fin de l'année 1756 (1).

Le souverain légitime de Tunis parcourut ses états pour rétablir le calme et son autorité sur tous les points, Pendant cette campagne nous voyons le cheïkh des Hanencha Mohammed ben Soltan prêter son concours et contribuer à la soumission des Ousselatia.

Voici le moment de raconter un épisode assez curieux sur les intrigues qui se passaient à cette époque dans la régence d'Alger. Le chroniqueur indigène nous en fournit les détails, notre rôle se borne donc à traduire exactement son récit. On a vu plus haut que Younès fils d'Ali Pacha, l'usurpateur du trône de Tunis, trompé dans ses espérances, et battu dans plusieurs rencontres, s'était vu obligé de fuir en Algérie et venir chercher un asile auprès du bey de Constantine bou Hanak, qui l'accueillit avec certains égards. Mais celui-ci étant mort, il fut remplacé par le Bey Hassen ben Arereg Aïnou, à peu près en même temps que le souverain d'Alger mourait aussi, laissant le trône à son successeur Ali Pacha, lequel était l'oncle maternel du nouveau bey de Constantine. Cela se passait en 1754. Or rappelons une autre particularité, c'est que le nouveau Pacha d'Alger n'était autre que ce même Ali surnommé Meksis, ancien agha des spahis, que nous avons vu devant le Kef chargé d'une mission confidentielle par l'ancien Bey Bou Hanak, tendant à obtenir la levée du siège de cette ville et en même temps faire périr le général en chef Ahmed agha. Il n'ignorait donc aucun des intrigues entre Constantine et Tunis, et en outre, il n'oubliait pas l'injure que lui avait faite Younès.

Son avènement au trône d'Alger, inaugurait une nouvelle politique entre les régences: c'était la guerre en perspective entre Ali Pacha d'Alger et son homonyme Ali Pacha l'usurpateur de Tunis. Nous avons vu comment cette guerre éclata à court intervalle et la restauration du prince Mohammed.

Hassen bey de Constantine s'empara après sa victoire des richesses du palais de Tunis, qu'il partagea avec son oncle le Pacha d'Al-

(1) Voir Vayssettes,, *Histoire des Beys de Constantine*, p. 4.

ger. Il avait déjà dépouillé son hôte Younès de tout ce qu'il possédait, lui avait enlevé tous ses esclaves pour les mettre en vente, ne laissant auprès de lui qu'un secrétaire et deux serviteurs. Mais ces rigueurs ne se bornèrent pas là. La porte de la chambre occupée par Younès fut murée, on n'y laissa qu'un trou pour le passage de la nourriture du prisonnier. Quelque temps après la mort du bey Hassen revenant du Tunis, on lui avait cependant accordé un logement plus spacieux et moins sévère, lorsque un ordre arrivé inopinément d'Alger, prescrivit au bey de remettre le prisonnier dans les oubliettes, au secret le plus absolu. de façon qu'on n'entendit plus parler de lui pour accréditer le bruit de sa mort. Ahmed el Kolli, nouveau bey de Constantine se conformant aux instructions de son souverain, fit pendant la nuit transférer Younès dans une sorte de caveau obscur n'ayant qu'une petite ouverture au sommet pour laisser passer les vivres et un peu d'eau. Par une ruse infernale et pour mieux faire croire à la mort du prisonnier, on fit enterrer un cadavre, soi disant celui d'Younès; de sorte que le bey put confirmer le bruit public, en annonçant officiellement à Alger le décès du prisonnier. Cette nouvelle se répandit partout même à Tunis comme un fait authentique et indubitable. Voici maintenant l'explication de ce qui précède. Vers cette époque un des hauts personnages de l'entourage du pacha d'Alger, avait été envoyé en mission auprès du Sultan de Constantinople, Mustapha Khan. Pendant son séjour à la Porte, le ministre lui parlant de Younès qu'il était question de faire remettre en liberté, ajouta: « Nous avons su que lors de la prise de Tunis et après le massacre d'Ali Pacha, vous avez enlevé des richesses tellement considérables que la valeur ne peut en être calculée. Vous avez également dépouillé Younès de tout ce qu'il possédait, après l'avoir emprisonné. Or donc, le Sultan envoie à Alger un de ses grands officiers pour ordonner la mise en liberté de Younès, lequel fournira des renseignements sur le chiffre des richesses enlevées par vous illégalement lesquelles revenaient de droit au trésor de l'Etat. »

L'agent algérien aussitôt rentré à Alger rendit compte au pacha de la conversation qu'il avait eue avec le ministre. Afin de sortir d'embarras, on ne trouva alors rien de mieux que de faire courir

le bruit de la mort de Younés. C'est à quoi se prêta si complaisamment le bey de Constantine.

Cependant dans le courant de l'année 1768, un conflit éclata brusquement entre le Souverain tunisien et le bey de Constantine Ahmed el Kolli. L'ancien pacha d'Alger qui avait un intérêt personnel à faire disparaître Younés, était mort; son successeur n'avait pas les mêmes raisons pour séquestrer perpétuellement le malheureux prisonnier, à le laisser passer pour mort et, sur la demande que lui en fit le bey, Younés fut tiré de son caveau et rendu à la lumière, après plus de dix ans d'une atroce captivité. Telle était la vengeance du bey El Kolli de Constantine contre le Souverain de Tunis. Pour la rendre plus efficace, il mit Younés en état d'entrer en campagne, lui fournissant lui-même tout ce qui lui était nécessaire et invita les populations à se joindre au prétendant, en vue d'une expédition sur les terres tunisiennes, où il était question de fomenter un nouveau bouleversement politique.

Le Souverain tunisien informé de la réapparition de Younés que l'on croyait mort depuis longtemps et de ce qui se tramait contre lui, commençait déjà à être extrêmement inquiet sur les suites de cette machination. Un jour qu'il siégeait dans son conseil, un arabe du pays de Constantine se présenta tout-à-coup en criant : « bonne nouvelle, bonne nouvelle ! » Dans ce moment de graves préoccupations et par prudence, on lui ordonna de garder le silence et, conduit à l'écart, devant le Souverain, il lui dit aussitôt : « Je suis envoyé vers vous, par mon seigneur, le Cheikh Mohammed ben Soltan des Hanencha, pour vous annoncer la mort de Younés. En effet, une lettre de ce chef qu'il apportait racontait que Younés, sept jours après sa sortie de prison, s'était mis en campagne, mais qu'à la suite de deux journées passées à cheval, son ventre et ses jambes s'étaient enflées d'une manière démesurée, conséquence inévitable de la vie active succédant à une longue captivité dans l'obscurité et qu'enfin il était mort brusquement; cette fois d'une manière certaine, en vue de tout le monde.

Le Souverain tunisien se félicita de la mort de son ennemi, seule arme dont put alors disposer le bey de Constantine El Kolli pour assouvir sa vengeance.

Le chroniqueur tunisien El Hadj Hamouda qui nous a fourni de si curieux détails sur les mystères de la politique turque va malheureusement nous faire défaut ; son manuscrit s'arrête ici ; mais à ses dernières pages il mentionne encore un épisode relatif aux Harar des Hanencha, que nous nous garderions bien de négliger.

Au moment où Younès mourut, comme nous l'avons raconté ci-dessus, le commandement des Hanencha appartenait à Brahim fils de Bon Aziz. Ses relations avec le souverain tunisien étaient intimes, on le voyait fréquemment à sa cour où il était comblé d'égards et de faveurs, en résumé on avait en lui la plus entière confiance. Mais tout à coup, en 1773, Brahim ben bou Aziz changea d'allures ; il razia d'abord la population des Charen, tribu frontière qui s'était placée sous le protectorat de Tunis ; puis il s'appropriâ quatorze cents chameaux que les Ouled Manâ, sujets tunisiens, affligés d'une année de sécheresse, avaient en toute confiance envoyés dans les paturages des Hanencha. Des actes de cette nature dénotaient de la part de Brahim des intentions hostiles dont le fâcheux exemple pouvait susciter des velléités de rébellion dans les États.

Le souverain tunisien à qui il répugnait de prendre les armes contre un ancien allié de la famille, relevant du reste de la régence d'Alger, adressa ses plaintes au gouverneur de la province de Constantine qui était alors Salah bey.

Salah bey, dont les hautes qualités administratives font époque, était à ce moment à l'apogée de sa puissance, aussi lui fut-il facile d'en imposer à Brahim et il l'obligea à restituer intégralement tout ce qu'il avait pris à ses voisins.

L'existence du chef Harar Brahim est aussi remarquable que celle de son père Bou Aziz que nous avons déjà racontée ; il convient donc d'entrer dans quelques détails à son sujet.

Bou Aziz avait épousé au village de Oukès une ravissante jeune fille du nom de Embarka, de laquelle il eut son fils Brahim. Les habitants de Oukès mécontentèrent un jour Bou Aziz au point qu'il maltraita sa femme à cause de l'injure que lui avaient faite ses compatriotes. Embarka, emportant son enfant s'enfuit au village de son père à qui elle raconta la conduite

brutale dont elle était victime. Malgré les réclamations répétées de Bou Aziz, la fugitive ne lui fut point restituée et le beau-père poussant même les choses plus loin, fit prononcer le divorce par un kadi complaisant et remaria sa fille avec un homme de son village. Bou Aziz, nature ardente, ne pouvait supporter un tel affront sans en tirer une vengeance éclatante. A la tête de tous ses cavaliers il attaqua Oukès, mais la position était inabordable et le seul moyen qui lui resta, fut de grimper sur la montagne dominant le village et faire de là rouler des rochers sur la tête de ses ennemis. Ce stratagème n'ayant pas produit l'effet qu'il en espérait, il dut se résoudre à renoncer à sa vengeance.

Cependant les années s'écoulèrent et le jeune Brahim grandissait loin des yeux de son père. On apprit un jour que Bou Aziz, blessé grièvement dans un combat, était en danger de mort. Du consentement de sa famille, Brahim obtint d'aller à ce moment suprême, recevoir la bénédiction de son père. Bou Aziz l'accueillit avec des transports de joie, et après la guérison de ses blessures ne cessa de le garder auprès de lui. A la mort de Sedira ben Trad, Brahim devint le chef de la branche des Harar ben Nacer et eut le commandement des Hanencha.

La tradition locale vous fournit un renseignement expliquant les causes de la guerre de Brahim contre les Charen et autres, que Salah bey dut faire cesser sur la prière du souverain de Tunis. Les seigneurs Harar, depuis plus d'un siècle, avaient sous leur dépendance plusieurs tribus telles que les Charen, Frachiche, Regagma, Oulad bou R'anem et le pàté montagneux de l'Ouargha. A la suite du massacre de Bou Aziz et des autres membres de la famille féodale des Harar, un bouleversement inévitable en pareille circonstance se produisit, et toutes les tribus que nous venons de nommer s'affranchirent de la domination des Harar en se plaçant sous le protectorat de Tunis, ce qui en résumé les détacha de l'Algérie.

Brahim, naturellement, tenta de ressaisir tout l'héritage de son père, mais il en fut empêché par le Salah bey, celui-là même qui aurait dû, au contraire maintenir ses anciennes frontières et soutenir ses prétentions. C'est que Salah bey avait alors fort affaire pour inaugurer l'influence de la famille kabyle des Ben

Goua qu'il voulait substituer à celle du beït Bou Okkaz, maîtresse séculaire du Sahara. En revanche on laissa Brahim libre de faire la guerre aux Nememcha, aux Oulad Yahïa ben Taleb et aux habitants de l'Aurès oriental, qui voulaient se soustraire aussi bien à la domination turque qu'à la suzeraineté des seigneurs des Hanencha.

Cette lutte acharnée dura longtemps et les Nememcha sur le point de succomber, réussirent à l'aide d'une ruse infâme, à diviser les forces de leur puissant ennemi en jettant la désunion entre Brahim et son fils Bou Hafès. Dans la petite plaine qui sépare Bekaria de Tebessa, un violent combat avait eu lieu dans la journée. De part et d'autre les cavaliers épuisés de fatigue se reposaient afin de reprendre des forces pour le combat du lendemain. Tout à coup dans le silence de la nuit, une voix se fait entendre sur la colline qui domine le camp des Hanencha et répète à plusieurs reprises le chant que voici :

بركانا يا بوحبص بركانا
 واد شبرو حدانا
 بركانا بركانا هذا البتن قضاننا
 بركانا يا بوحبص بركانا
 ذا الخسارة اليك والينا
 الله يطبى ذا النار علينا
 لو دريت يا بوحبص باشينا
 ما عدت تبتن بيننا
 بوك ابراهيم طاي بالزنيا
 بركانا يا بوحبص بركانا
 وانت واشبيك تفتل بيننا
 روح شوي بوك مع بطيمة زينا
 وارواح ولي لينا

Nous en avons assez, ô bou Hafès, nous en avons assez!

L'oued Chabrou est la limite qui nous sépare.

Nous en avons assez, cette guerre nous épuise.

Nous en avons assez, ô bou Hafès, nous en avons assez.

Quelle ruine, tant pour toi que pour nous !

Que Dieu éteigne le feu qui brûle sur nous.

Si tu savais, ô bou Hafès, l'infamie qui se passe,

Tu ne recommencerais pas à nous combattre.

Ton père Brahim se livre à l'inceste.

Nous en avons assez, ô bou Hafès, nous en avons assez.

Pourquoi nous fais-tu cette guerre acharnée ?

Vas-donc voir d'abord ce que font ton père et Fetima la belle.

Après tu reviendras vers nous.

La belle Fetima n'était autre que la femme de Bou Hafès, restée à la Zemala du cheïkh Brahim, chez les Hanencha. Sa famille était des Nememcha et on comprend déjà que la jeune femme, de concert avec ses parents, se prêta à cette accusation calomnieuse pour mettre la désunion entre le père et le fils, seul

moyen d'arrêter des hostilités dans lesquelles les Nememcha allaient infailliblement succomber.

Le lendemain, au lieu de combattre, Bou Hafès expédiait quelques fidèles serviteurs qui allaient à la Zemala des Harar et lui ramenaient sa femme. Puis, rassemblant ses cavaliers, il leur déclara qu'il se séparait de son père. Ceux qui ne voulaient pas faire défection au cheïkh Harar s'en retournèrent aux Hanencha et les autres, suivant la fortune de leur jeune maître, émigrèrent avec les Nememcha vers Tamerza, dans le Sud,

Le cheïkh Brahim ne pouvait s'expliquer que son fils l'abandonnât ainsi pour passer dans les rangs ennemis. Après avoir usé de tous les moyens de conciliation pour le ramener, il dut se résoudre à lui faire la guerre, mais la fortune ne lui fut pas toujours favorable. Désespéré de voir ses goums tourner bride constamment, Brahim avait pris l'habitude, au commencement de chaque combat, de descendre de cheval et de monter sur un mulet, afin que ses cavaliers fussent retenus par la crainte d'abandonner leur chef aux mains de l'ennemi. Les nombreuses guerres qu'il fit aux Nememcha et aux marabouts des Oulad Sidi Abid ont laissé dans le pays des souvenirs encore vivaces ; mais celle qu'il eût à soutenir contre Salah Bey lui fut désastreuse. Salah Bey avait demandé en mariage la fille de Brahim. Tout semblait favoriser cette union, mais au moment où la jeune fille, entourée de sa famille, était déjà en marche pour se rendre au harem du bey, elle se mit à fondre en larmes et il fallut la ramener chez elle. Salah Bey, qui attendait impatiemment l'arrivée de sa nouvelle épouse, ne reçut qu'une lettre d'excuses. Furieux de ce mécompte, il se mit en campagne et Brahim, attaqué à l'improviste par son fils Bou Hafès, que le bey venait de nommer cheïkh à sa place, et par les troupes régulières turques, se vit obligé de chercher un refuge à la Kalâat-es-Senan. La résistance était impossible ; Brahim, implorant son pardon, se présenta devant Salah Bey qui l'emmena prisonnier à Constantine, où il mourut en exil.

De 1771 à 1805, plusieurs cheïkhs des Harar occupent le pouvoir mais ne jouent plus aucun rôle dans les affaires extérieures, Salah bey étant parvenu à détacher des Hanencha toutes les tri-

bus qui jadis en reconnaissaient la suzeraineté. L'existence des Harar n'est plus dès lors qu'une suite de luttes intestines entre les différentes branches de la famille se disputant la suprématie. Atman, frère et successeur de Bou Hafès, ne gouverne que quatre ans (1). S'étant rendu à Alger avec le bey El-Ouznadji, au moment du versement de l'impôt, Atman, par ordre du Pacha fut arrêté et jeté en prison avec toute sa suite. Il n'est pas sans importance de signaler parmi ces prisonniers Mansour el-Resgui, secrétaire du cheïkh Atman, dont il sera longuement question plus loin.

Quoi qu'il en soit Atman, rendu à la liberté après avoir payé une forte rançon, reparut tout-à-coup chez les Hanencha, et, sur les conseils de Mansour el-Resgui, fit assassiner El-Mihoub ben Soltan, de la branche rivale, qui avait été nommé cheïkh durant sa captivité. Mais ce meurtre ne devait pas rester impuni et, une sorte d'enquête ayant établi la culpabilité de Mansour el-Resgui, le bey de Constantine le fit décapiter.

En 1805, le dey d'Alger fut obligé de réclamer à plusieurs reprises, et toujours sans résultats, les cadeaux que Tunis était dans l'usage de lui envoyer. Rappelons que depuis la prise de Tunis par le bey Kemia, les Tunisiens payaient à la régence d'Alger un tribut annuel consistant en un navire chargé d'huile, d'essence de rose, de chachia et de vêtements en soie.

Hamouda Pacha, alors souverain de Tunis, se détermina à rompre définitivement avec les Algériens en refusant énergiquement l'envoi de ces cadeaux.

Abd-Allah Bey, de Constantine, reçut, dès lors, l'ordre d'entrer sur le territoire tunisien. Un corps d'armée se mit aussitôt en marche et enleva, près de Kalâat-es-Senan, un nombre considérable de troupeaux. L'année suivante, 1806, le dey prescrivit de recommencer les hostilités. Dans son histoire des deys, mon ami, M. Vayssettes, raconte mieux que je ne le ferais moi-même comment cet ordre fut accueilli à Constantine : Ahmed, dey d'Alger, fit, dit-il, de nombreux préparatifs pour entrer en

(1) Atman avait épousé Tata, sœur aînée de Ferhat ben Saïd, le cheïkh El-Arab, des Ziban.

campagne dès le printemps suivant. Sur ces entrefaites, la paix ayant été rompue avec la France, Ahmed Dey, contre la foi des traités, remit La Calle aux Anglais et leur abandonna la pêche du corail. Cette cession mécontenta fort les habitants de la province de Constantine, habitués depuis longtemps à entretenir des relations commerciales avec la France. Abd-Allah Bey, épousant la cause de ses administrés, écrivit au pacha pour lui adresser des représentations à ce sujet et lui exprima la crainte que les populations ne se soulevassent et ne prissent parti pour le bey de Tunis dans la guerre qui se préparait. Blessé dans ces observations, le dey, sans tenir compte de sa bravoure et de ses services passés, envoya l'ordre de lui donner mille coups de bâton et de le décapiter ensuite. Sa colère se porta même sur la femme de ce malheureux, qu'il fit mourir dans d'affreux supplices.

Ce qui était prévu arriva : plusieurs chefs indigènes, mécontents de la tournure politique qu'avaient pris les affaires et de la triste fin de l'infortuné bey Abd-Allah, se mirent en révolte. De ce nombre était le cheïkh des Hanencha El-Mahi, fils d'Atman, qui prêta son concours aux Tunisiens lorsque, prenant eux-mêmes l'offensive, ils vinrent assiéger Constantine quelques mois après. Cette attaque fut repoussée, mais dans une grande bataille sur les bords de l'Oued Serrat, affluent du Mellag, l'armée algérienne éprouva à son tour un immense désastre par suite de la défection de plusieurs chefs qui, comme les Harar des Hanencha, désapprouvaient la voie dans laquelle le dey d'Alger était entré.

A partir, de cette époque, et jusqu'à l'avènement d'El-Hadj Ahmed bey, en 1826, un mouvement d'oscillation et de bascule se produit en permanence chez les Hanencha, les cheïkhs Harar, pris tantôt dans une branche, tantôt dans l'autre, restent rarement au pouvoir plus d'un an ou deux ; ils sont successivement assassinés par un compétiteur ou meurent en prison.

Racontons maintenant la catastrophe qui anéantit complètement la famille des Harar, le fait est assez important.

En parlant des mœurs des cheïkhs des Hanencha et de leurs relations avec le gouvernement turc, j'ai déjà dit que ces person-

nages se dispensaient généralement de se présenter eux-mêmes devant les beys qui avaient la triste réputation, confirmée du reste, par l'expérience, d'emprisonner égorger ou séquestrer les chefs indigènes leur portant ombrage. Ils se faisaient représenter d'habitude par des secrétaires, jouissant de toute leur confiance, auxquels ils donnaient parfois dans leurs correspondances le titre pompeux de *Ouzir* ou ministre. C'étaient eux qui allaient à Constantine payer les impôts, et recevoir tous les ans au nom de leur maître le Kaftan d'investiture pour lequel ils donnaient au bey une somme de mille francs à titre de cadeau de *joyeux avènement*.

L'emploi de secrétaire ou chargé d'affaires des Harar avait été pendant près d'un siècle. l'apanage d'une famille des Haneucha, nommée les Ahmed ben Ali dont les derniers représentants, lorsque El hadji Ahmed bey de Constantine arriva au pouvoir, étaient El hadj El Moubarek et ses neveux El Hassenouï et El Boukhari. Mais au milieu de conflits se produisant sans cesse entre les deux branches rivales des Harar dont ils suivaient la fortune, les Ahmed ben Ali embrassèrent plus particulièrement la cause des Harar Menacer et dès lors les Harar ben Nacer prirent pour secrétaire un obscur taleb de la tribu des Quilan du nom de Mansour el Resgui. Nous avons vu que ce Mansour el Resgui, accusé d'avoir trempé dans le meurtre du cheïkh El Mihoub, fut décapité par ordre du bey, vers 1796. Mais le supplicié laissait un fils, Resgui ben Mansour, d'une ambition effrénée et animé de sentiments encore plus pervers et qui devait par sa conduite causer la ruine définitive de ses maîtres les Harar.

Du temps que El hadj Ahmed, agé d'une vingtaine d'années était simple Kaïd el Aouassi, la chasse devint sa passion favorite, car c'était la seule distraction que cette nature ardente put se procurer au milieu des vastes solitudes du pays des Harakta. Resgui ben Mansour, jeune homme de son âge et alors secrétaire du cheïkh des Hanencha, avait les mêmes goûts cynégétiques ; ils se rencontrèrent. firent connaissance et Resgui sut adroitement entretenir et exploiter cette liaison avec le futur bey de Constantine, en lui offrant de temps en temps des faucons et des levriers qu'il avait dressés pour la chasse.

Aussitôt que El hadji Ahmed arriva au pouvoir, c'est-à-dire en 1826, Resgui, l'un des premiers, accourut pour le complimenter et solliciter ses faveurs. Le bey l'accueillit avec d'autant plus d'empressement qu'il avait déjà jeté les yeux sur lui pour l'aider à tenir la promesse qu'il venait de faire au Pacha de s'emparer du cheïkh de la tribu des Oulad Sidi Yahïa ben Taleb alors en révolte. Cet épisode a besoin de quelques détails retrospectifs.

Vers 1812, un fanatique de nom de Mohammed ben Amar el Ferdjani, soi-disant chérif de la tribu Tunisienne des Mâdjer ; suscita une grande révolte contre son souverain auquel il avait la prétention de se substituer. Rappelons en passant que le petit fils ou petit neveu de ce même Ferdjani, de nom de Ali ben Redahoum, a joué récemment le même rôle en prenant le titre de Bey el Amma, le *bey du peuple* ; ce qui prouve que les idées révolutionnaires ou d'ambition personnelle ce qui est synonyme, se transmettent de père en fils dans certaines familles d'énergumènes (1).

El Ferdjani battu dans plusieurs rencontres par les troupes régulières se réfugia sur la frontière et voulut traverser le territoire des Oulad Yahïa ben Taleb, pour échapper aux poursuites. Le cheïkh Zeïn ben Younès qui commandait alors cette tribu s'opposa les armes à la main à son passage, par la raison que l'invasion de ces bandes de révoltés menaçait de jeter le désordre dans son pays. El Ferdjani repoussé, écrivit aussitôt au bey de Constantine Tchaker, que résolu, lui et ses adhérents, à venir vivre sur le territoire algérien, il en était empêché par le cheïkh Zeïn. Tchaker ordonna de le laisser passer librement, mais

(1) En 1864 Ali ben Radahoum insurgea toute la Tunisie et alla même bloquer Tunis que nos escadres durent un instant protéger. Le bey ayant organisé un corps d'armée et obtenu la rentrée dans le devoir de quelques tribus, reprit l'offensive. Ali ben Redahoum battu dans plusieurs rencontres et à bout de ressources se réfugia dans le cercle de Tebessa avec une foule de malandrins de son espèce qu'il fallut faire surveiller par une colonne de nos troupes. Ali ben Radahoum étoit interné à Constantine depuis quelque temps quand il prit la fuite et repassa en Tunisie où il fut livré par ses propres gens aux troupes du Bey. Il a dû mourir dans un cachot.

Zeïn considérant cette autorisation en faveur d'El Ferdjani seulement et non point pour la foule tumultueuse de pillards qu'il traînait à sa suite, continua vigoureusement à défendre l'accès de son territoire. De Constantine El Ferdjani se rendit à Alger et se plaignit amèrement au Pacha du mauvais accueil que trouvaient sur la frontière les sujets tunisiens qui désiraient émigrer en Algérie ; mais cette affaire n'eût pour le moment d'autre conséquence que l'envoi d'une lettre de reproches au cheïkh trop fidèle observateur de l'intégrité de son pays.

En 1818, Zeïn et quelques autres chefs accompagnèrent le bey el Mili allant à Alger verser l'impôt de sa province ; en plein divan le Pacha admonesta Zeïn très sévèrement et donna même un instant à ses chaouchs l'ordre de l'arrêter. Mais celui-ci justifia sa conduite avec tant d'à-propos et de logique qu'en bonne justice, il fallut le laisser libre.

L'année suivante Zeïn recevait tout à coup d'Ibrahim, nouveau bey de Constantine, l'ordre de pénétrer sur le territoire tunisien et d'y opérer des razzias. Ces instructions capricieuses ne concordèrent nullement avec les recommandations précises que le Pacha avait faites verbalement à Zeïn, l'engageant avant tout à vivre en paix avec ses voisins. Aussi celui-ci ne tint-il prudemment aucun compte des nouveaux ordres. Malgré ses lettres de plus en plus pressantes, Ibrahim bey ne tarda pas à comprendre que son subordonné lui opposait une force d'inertie complète ; changeant alors de ton, il le menaça des châtimens les plus sévères s'il tardait d'avantage à faire parler la poudre contre ses voisins. Zeïn, très perplexe et ne sachant plus auquel des deux du Pacha d'Alger ou du bey de Constantine son chef immédiat, il devait obéir, fit alors ce que l'on appellerait un coup de tête. Il partit pour Tunis et alla offrir au Pacha de cette régence de le comprendre lui et les siens au nombre de ses sujets.

Sa demande, comme on s'y attendait, fut agréée, et aussitôt Zeïn notifia, avec un certain dédain, à Ibrahim bey, qu'il s'était à jamais détaché du territoire algérien.

A deux reprises différentes Ibrahim bey alla l'attaquer dans la montagne du Dyr où il s'était retranché, mais chaque fois les turcs et leurs auxiliaires furent repoussés avec pertes. — Les

beys Mamelouk et Manamanni ses successeurs ne furent pas plus heureux dans leurs nouvelles tentatives pour réduire le rebelle. Cet état d'hostilité qui durait depuis six ou sept ans et les échecs successifs éprouvés par les troupes turques, préoccupaient sérieusement le divan d'Alger, aussi l'une des principales obligations imposées à El hadj Ahmed bey, par son souverain au moment de son investiture, fut-il de s'emparer à tout prix du révolté Zein ben Younés. Quelques uns assurent même qu'El hadji Ahmed, réfugié à Alger, et auquel le Pacha ne songeait guère à ce moment, sut adroitement insinuer aux dignitaires du divan qu'il se sentait seul capable de débarrasser le pays du dangereux rebelle de la frontière de l'Est. Hussein Pacha informé de ce langage fit appeler El hadj Ahmed qui, démontrant le manque de vigueur des beys de Constantine, les amis dévoués qu'il avait conservés dans le pays, finit par offrir ses services et obtint ainsi sa nomination de Bey. On m'assure et je crois que cette version est la vraie.

El hadj Ahmed bey, Resgui et Zein ben Younés avaient jadis tous trois chassé ensemble à courre ou au vol dans les vastes plaines des environs de Tebessa.

Exploitant d'une manière diabolique ces souvenirs de jeunesse deux des anciens chasseurs se concertaient maintenant en secret pour faire tomber traîtreusement leur troisième compagnon dans un piège qui devait lui coûter la vie. Resgui, comptant bien profiter de cette intrigue pour satisfaire son ambition, accepta le rôle infâme d'être l'instrument actif de cette machination en trompant sa malheureuse victime. Il alla, en effet, trouver Zein dans la montagne du Dyr et lui exposa en termes doucereux que leur ami commun étant arrivé au pouvoir l'avait aussitôt dépêché vers lui pour lui conseiller de se hâter de rentrer en soumission ; « cette démarche, ajoutait-il, sera fort agréable à notre ancien compagnon de chasse, qui t'affectionne toujours, au point que le premier acte de son administration est de songer à te faire rentrer en grâce. Ahmed bey compte, du reste, sur cette preuve d'attachement de ta part qui aura pour effet de démontrer au Divan d'Alger, que son avènement à la tête de la province est bien accueilli par les populations et par les anciens rebelles eux mêmes. »

Zein ben Younès ne sut pas résister à ces témoignages sournois et trompeurs, et le soir même il faisait partir son fils avec Resgui pour aller annoncer au bey sa prochaine arrivée. El hadj Ahmed combla le jeune homme de caresses et de cadeaux. Zein informé de cet accueil sympathique, et ayant chassé de son esprit tout soupçon de méfiance, crut ne pas devoir retarder d'avantage sa soumission, d'autant plus que le bey impatient de revoir son ami, prévenait qu'il venait lui-même à sa rencontre. Resgui qui attendait Zein auprès d'Ain-Bèida, l'amena au camp du bey établi à Medaourouch. El hadji Ahmed affecta d'embrasser cordialement l'ami qu'il avait perdu de vue depuis si longtemps ; la journée se passa en conversations intimes, à parler du passé mais vers le milieu de la nuit quand tout dormait dans le camp, Zein était baillonné, garroté, puis monté sur un mulet et expédié séance tenante à Alger, sous bonne escorte. Le procès de Zein ne fut pas long, le jour même de son arrivée dans la capitale de la régence, le Pacha le fit pendre à la bouche de l'un des canons en batterie sur les remparts de la Kasba, châtiment réservé aux rebelles à la domination turque.

Que pense le lecteur de la perfidie du bey Ahmed et de son complice Resgui ? C'est un des mille exemples que nous offre l'histoire de la régence d'Alger.

Resgui avait tenu sa promesse, Ahmed bey devait maintenant tenir la sienne. Resgui ne voulait rien moins que renverser ses seigneurs héréditaires et se substituer à eux. A cette époque, le Cheïkh Ali, de la branche des Harar ben Nacer était à la tête des Hanencha. Resgui se constitua le dénonciateur de son seigneur et fournit au bey maints prétextes pour motiver contre lui une mesure de rigueur. Le Cheïkh Ali, mandé au camp de Medaourouch était aussitôt envoyé à Constantine où on l'internait avec toute sa famille. El Hadj Ahmed exposa que la famille des Harar tendait de plus en plus à s'affranchir de sa vassalité vis-à-vis de Constantine ; et qu'elle était à la veille d'imiter l'exemple de Zein ben Younès. Ces explications furent agréées par le pacha qui le félicita même d'avoir prévenu de nouveaux conflits en mettant immédiatement les Harar dans l'impossibilité de se livrer à leurs velléités d'indépendance.

Le commandement des Hanencha était dès lors vacant, Ahmed bey le donna à Resgui.

Jusques là tout avait marché au gré de nos deux complices sans aucune difficulté ; mais l'élévation de Resgui, lui d'origine infime, à la dignité héréditaire de Cheïkh des Hanencha, souleva instantanément la colère, non-seulement des Harar, mais de tous ceux qui, de père en fils, avaient été les hommes-liges de cette noble et antique maison. Resgui issu d'une obscure famille d'écrivains était odieux à tout ce qui appartenait à la race guerrière.

El Hadj el Moubarek, descendant de Ahmed ben Ali, le premier secrétaire des Harar, occupait alors lui-même cet emploi auprès du Cheïkh Ali. C'était un homme sage et estimé qui avait acquis une grande influence morale dans le pays ; aussi restait-il comme le tuteur naturel des Harar en bas âge, derniers survivants de ses maîtres ; mécontent de la déchéance et de l'interne-ment de son chef, mais plus mécontent encore des intrigues ténébreuses de Resgui et de son, élévation à un poste auquel jamais personne n'avait seulement pensé qu'il osât prétendre, El Hadj el Moubarek se mit ouvertement à la tête de l'opposition. Ses deux neveux, Si el Boukhari et Si el Hassenaoui, jeunes gens vigoureux et intelligents, ennemis personnels de Resgui, lui promettaient un concours des plus efficaces ; il n'hésita pas un instant à proclamer la révolte.

Diverses lettres adressées par El Hadj Ahmed à Hussein pacha nous fixent sur la nature des expéditions qu'il dut diriger contre les Hanencha insurgés qui le menaçaient de se mettre sous le protectorat de la Tunisie s'il maintenait Resgui au pouvoir. Ainsi, à la date du 29 Redjeb 1242 (27 février 1827), il annonce qu'il les a attaqués au Djebel Frina, leur a pris 1,300 bœufs, 1,400 moutons et 30 chevaux ou mulets. Resgui, dit-il ne quitte pas mon camp ; tandis que El Hadj Monbarek a rassemblé tous ses partisans sur les rives de l'Oued Serrat pour me résister.

Une autre lettre du commencement de septembre suivant rend compte qu'il a attaqué de nouveau les Hanencha et les Nemencha réunis au Sud du Djebel Mahmel, leur a fait 38 prisonniers qu'il a décapités et leur a enlevé en outre 21,600 moutons, 585 chameaux et 35 chevaux.

Deux jours après, nouvelle razia, prise de 1200 bœufs 13,000 moutons, 11 têtes coupées.

Enfin par une dernière dépêche au pacha datée du 21 septembre 1828, le bey fait connaître qu'il a attaqué de nouveau, près de Frina, les Hanencha qui ont encore refusé de se soumettre, leur a pris 3,000 bœufs, 3,200 moutons, 77 chevaux et 52 prisonniers dont les têtes ont été envoyées à Constantine pour y être exposées sur la place publique :

Toutes ces atrocités, ces expéditions meurtrières qui ruinaient et dépeuplaient le pays, n'avaient d'autre but que de forcer les Hanencha à accepter pour chef Resgui, la créature imposée par le bey, que toute la population repoussait avec horreur et qui ne pouvait se montrer dans son pays qu'escorté par une colonne turque.

La prise d'Alger par l'armée française, en 1830, fit un instant diversion aux événements de la frontière. La majeure partie des tribus de la province avaient envoyé leurs contingents à Alger avec Ahmed bey pour s'opposer à notre débarquement. Les Hanencha ; Nememcha et Harakta, bien que convoqués comme les autres refusèrent net de prêter leur concours à cette levée de boucliers, si séduisante pourtant, de la race indigène contre les chrétiens. Les Harakta, se donnèrent même un chef qui prit le titre de bey. Ainsi donc à ce moment, la disposition des esprits parmi les tribus de la frontière était totalement antipathique au rétablissement du gouvernement turc. Dans le Sud, le Cheïkh el arab Ferhat ben Saïd s'était depuis longtemps déclaré indépendant. Une branche de la famille féodale des Mokrani et plusieurs autres grands chefs en avaient fait de même. Si le général Damrémont qui venait d'occuper Bône avait été maintenu dans cette ville avec sa brigade au lieu d'être brusquement rappelé à Alger ; s'il avait pu seulement faire un simulacre d'offensive, il est probable qu'Amed bey, entouré d'ennemis, n'aurait eu ni le temps ni les moyens de rasseoir sa puissance dans la province.

Dès que El hadj Ahmed eût réussi à faire reconnaître dans Constantine son autorité méconnue, il reprit les fils de son ancienne politique avec d'autant plus de vigueur que débarassé

désormais de tout contrôle par la chute du Pacha son souverain, il n'avait plus à rendre compte de ses actions à personne. Resgui prudemment enfermé dans Constantine, ne cessait de le harceler à chaque minute pour lui faire tourner ses regards vers les Hanencha, où El hadj el Moubarek et ses neveux continuaient à gouverner en quelque sorte comme régents, en attendant la majorité de leurs jeunes seigneurs. Peut-être le bey allait-il être parjure à ses promesses envers Resgui son complice, quand un nouvel incident vint tout à coup lui rappeler l'existence d'un ennemi redoutable et avec lequel il fallait sérieusement compter.

La ville de Bône s'était déjà soustraite à l'autorité du bey, et de plus, ses habitants avaient pendant un mois environ, accueilli avec empressement une garnison française. Aussitôt après le rembarquement de nos troupes, rappelées à Alger, Ahmed bey avait envoyé de nombreux contingents, commandés par l'ex-markanti Ben Zagouta, improvisé général, pour faire le siège de la place rebelle. Ben Zagouta pouvait être un bon négociant, un rusé diplomate, mais c'était assurément un triste général d'armée. Aussi ne réussit-il qu'à se couvrir de ridicule durant la campagne. Les Bônois s'étaient mis sous la protectorat de la France qui, à ce moment, ne pouvait leur venir autrement en aide qu'en leur fournissant des vivres et des munitions. Ils eurent alors recours aux Hanencha et, à cet appel, El Hassenaoui accourut à leur aide avec la Zemala des Harar. Mohammed ben Taïeb, partisan du bey, lui refusa le passage sur les terres du Behiret Annaba (la plaine de Bône), qu'il commandait; mais, bien qu'il eût avec lui 2,400 combattants, tant cavaliers que fantassins, Hassenaoui le battit, lui tua 60 hommes, lui prit 30 prisonniers, 250 fusils et 50 chevaux. — Maître de la plaine, et malgré l'investissement qu'en faisait Ben Zagouta, Hassenaoui entra dans Bône et y porta quelques approvisionnements. Mais la tribu des Merdès et autres, s'étant concerté avec le bey de Constantine, tentèrent de le trahir. En effet, à son retour de Bône, où il passa une quinzaine de jours, Hassenaoui surpris par la nuit, s'arrêta à Bordj Semar. Les traîtres en donnèrent avis à la cavalerie du bey apostée pour le surveiller, et elle se dirigea immédiatement sur ce point. Les Merdès et les Ahl el Behira se joignirent à eux et entourèrent

et entourèrent les alliés des Bônois qui n'avaient aucun soupçon de ce qui se passait. Dès la pointe du jour l'attaque eut lieu ; heureusement que les chevaux des gens d'El Hassenaoui étaient sellés, les cavaliers n'eurent qu'à s'élancer et à soutenir le combat. Mais les forces étaient disproportionnés. El Hassenaoui blessé au bras, eut son cheval tué sous lui ; il fut sauvé par les siens qui l'enlevèrent, le conduisirent à la Chefia et de là aux Hanencha. Tous ses bagages restèrent aux mains des cavaliers du bey qui malgré leur nombre ne purent faire d'autre mal à cette poignée d'hommes déterminés.

El hadj Ahmed prévoyant les dangers que présentait ce foyer de rebellion, résolut de l'anéantir. Encore une fois, il eut recours à une ruse, à laquelle se laissèrent prendre les malheureuses victimes désignées à ses coups par les insinuations perfides de Resgui.

Le bey écrivit à El hadj el Moubarek, qu'il s'était trompé sur le compte de Resgui, homme sans valeur, et incapable d'exercer un commandement. « Après avoir mûrement réfléchi, disait-il, je me décide à replacer les Hanencha entre les mains de ses cheïkhs héréditaires et légitimes. J'accorde à vous tous l'*aman* le plus *complet* ; le passé est oublié, venez à mon camp de Mordj Kouhil et nous nous entendrons sur la nouvelle organisation à donner au pays des Hanencha. »

El hadj el Moubarek, confiant dans la parole du bey, vint dresser ses tentes non loin du camp. Les relations les plus amicales ne tardèrent pas à s'établir de part et d'autre ; les repas étaient pris en commun, on passait les soirées ensemble, on vivait comme frères et la paix semblait cimentée à tout jamais. Sur ces entrefaits, le bey manifesta l'intention de retourner dans sa capitale. Le veille du jour fixé pour le départ, il recommanda à El hadj El Moubarek de lui amener tous les jeunes Harar passer la soirée dans son camp pour y recevoir ses derniers adieux et s'entendre tous ensemble sur les dispositions à prendre pour l'avenir. Ils se rendirent tous en effet à cet appel. La Zemala ou garde du corps des Harar, composée des Belabza et des Guetfaïa, au nombre d'environ cent vingt cavaliers de premier choix, accompagnait ses jeunes seigneurs, et fit toute l'après-midi la fan-

tasia entre les deux camps, pendant que la musique du bey par son bruit strident animait encore davantage la fête. Au coucher du soleil le Kaïd el Meksoura, Ali el Biskri, donnait le signal de la clôture des jeux équestres et invitait gracieusement les cavaliers Balabza et Guetfaïa à prendre part à une *diffa* que le bey leur donnait dans son camp comme gage de la nouvelle alliance. Tous mettent pied à terre et sont répartis par groupes sous les tentes où le repas est servi. Mais à peine sont-ils assis qu'à un signal donné, les tentes dont les piquets sont arrachés tous à la fois s'abattent brusquement sur les convives et les tiennent enfermés comme dans un filet. Des coups de pistolets, des coups de sabre pleuvent de toutes part sur les infortunées victimes emprisonnées, jusqu'à ce que la toile des tentes ait cessé de s'agiter sous leurs efforts désespérés et les convulsions de l'agonie. Telle fut l'issue du festin. Des témoins de ce carnage m'ont assuré que El hadj Ahmed, tout barbare qu'il était, en voyant les *cent vingt cadavres* des Mezergia Hanencha, couchés à la file, se tourna avec émotion vers Resgui et lui dit ces seuls mots : *Entre toi et Dieu !*

° El-Hadj El-Moubarek, El-Boukhari et El-Hassenaoui étaient, de leur côté, enchaînés au moment où le signal du massacre avait été donné ; et, pendant que le bey emmenait à Constantine ses prisonniers et les derniers rejetons en bas âge des Harar, femmes et enfants, Resgui, délivré de ses puissants adversaires et soutenu par quelques hommes qu'il avait gagnés à sa cause, prenait enfin possession de son commandement des Hanencha, mais il ne devait pas en jouir bien longtemps en paix.

Peu après sa rentrée à Constantine, le bey fit étrangler dans une même nuit Trad ben Nacer et Omana ben Soltan, chefs Harar qui depuis quelque temps déjà étaient internés dans la ville. El-Hadj El-Moubarek et son neveu Boukhari finissaient de la même manière. J'ai naturellement demandé pourquoi Hassenaoui ne subit pas immédiatement le même sort. C'est, m'a-t-on répondu, parce que le bey avait des raisons pour se méfier de Resgui, dont il connaissait trop bien le caractère perfide et qu'il tenait à avoir en réserve, pour le lui opposer en cas de besoin, un antagoniste résolu comme l'était Hassenaoui. Mais Hassenaoui déjoua ses calculs ; apprenant la triste fin de

son oncle et de son cousin, il prévint le sort qui l'attendait aussi, et, la nuit suivante, il s'évada par la lucarne de sa prison en se laissant tomber de la hauteur d'un deuxième étage. Sa chute s'amortit heureusement sur un tas de fumier couvert de neige. Bien qu'étourdi pendant quelques instants, il gagna la porte de la ville et, aussitôt son ouverture, s'enfuit dans la direction du Hamma, où un jardinier le cacha aux recherches des nombreux cavaliers envoyés à sa poursuite dans plusieurs directions. De là, malgré les rigueurs de l'hiver, il passa au Zerdaza, chez le cheikh Lekahal, également en révolte, qui lui fournit les moyens d'aller chez les Oulad Moumen de la frontière, où il resta près d'un an, recrutant des partisans. Le bey, à la tête d'une armée, et Resgui, avec les Hanencha dont il disposait, allèrent l'y chercher. Un combat de huit jours eût lieu entre eux, et Hassenouï, à bout de forces, fut obligé de se retirer au Kef, sur le territoire tunisien. Il ne me reste que très peu de choses à dire sur le compte des derniers survivants de cette antique famille noble des Harar. On verra plus loin ce qu'ils sont devenus et la position que chacun d'eux occupe aujourd'hui. Mais les deux antagonistes Resgui et El-Hassenouï, anciens secrétaires des Harar, ont joué, l'un et l'autre, un rôle tellement important, se sont trouvés mêlés à tant d'événements intéressant notre propre histoire, qu'il convient de conserver leur souvenir pour les annales du pays. Je vais m'occuper d'eux successivement, mais, toutes les fois que je le pourrai, je ferai marcher de front les deux biographies. L'installation de Resgui au cheikhath des Hanencha ne s'était pas faite sans quelques troubles suscités par les partisans de la famille déchue ; mais tout ce qui appartenait à ce noyau de mécontents fut activement recherché et mis à mort ; c'est ainsi que par la terreur et le meurtre, Resgui créa son influence, ou, ce qui est plus exact, se maintint au pouvoir.

Cependant les Français étaient maîtres de Bône à la suite du brillant coup de main du capitaine d'Armandy, en 1832. Le général d'Uzer, à qui revient le mérite d'avoir ensuite assis et développé notre conquête sur ce point de l'Algérie avait, par plusieurs vigoureuses sorties, fait reconnaître notre autorité chez les tribus de la plaine de Bône.

El-Hassenaoui, toujours réfugié au Kef, mais qui n'en conservait pas moins sa haine contre Resgui, on pourrait même dire sa jalousie pour son élévation, ne tarda pas à s'apercevoir que l'occupation de Bône par les Français paralysait l'action du bey sur les Hanencha et que dès lors il ne pouvait plus soutenir Resgui, sa créature. Sortant de l'inaction, il ne tarda pas à fortifier son influence et entraîner à sa suite toutes les tribus du Nord, jusqu'aux Oulad Khiaïr et la majeure partie des Hanencha qui composaient autrefois la Zemala des Harar. Cherchant à s'appuyer sur les Français de Bône, il écrivit plusieurs fois au général d'Uzer qui l'engagea toujours à conserver sa position aux Hanencha jusqu'à ce que le gouvernement se fût décidé au sujet de Constantine, qu'il était question de conquérir.

Resgui, effrayé des préparatifs de son antagoniste, s'enfuit à Constantine, réclamant le secours du bey, mais celui-ci, trop occupé de ses propres affaires, ne put rien entreprendre en sa faveur.

A cette époque, El-Hassenaoui entama des relations avec Yousouf. A la suite d'une première entrevue qu'ils eurent à la Chafia, El-Hassenaoui, à la tête de 200 cavaliers, vint visiter Yousouf qui le reçut à bras ouverts à son camp de Dréan. El-Hassenaoui faisait sa soumission et nous offrait ses services. Yousouf lui donna aussitôt pour mission d'attaquer les Senhadja ; le nouvel allié exécuta les ordres et ramena au camp un butin considérable. On le combla de cadeaux en argent et en bestiaux. Mais il y avait dans la troupe de Yousouf beaucoup d'aventuriers d'origine problématique et cherchant fortune auxquels l'énergie et l'attitude d'El-Hassenaoui portait ombrage. Pour s'en débarrasser, ces individus ourdirent aussilôt contre lui une intrigue ; on le représenta comme un agent secret du bey de Constantine, disposé à trahir à la première occasion. El-Hassenaoui, s'apercevant qu'on lui retirait peu à peu toute confiance, s'éloigna sans bruit et rentra aux Hanencha. Il avait compris du reste que la guerre sainte pouvait seule le soutenir et lui conserver ses partisans, et, à partir de ce moment, il nous devint hostile, en même temps qu'il combattait aussi avec acharnement son rival Resgui. Tombant bientôt avec ses cavaliers sur la tribu soumise des Merdès, il la pilla et tua le fils du cheïkh

Ben Nacer, qui nous était dévoué. Du côté de La Calle il fit aussi de nouvelles incursions et ravagea la contrée malgré la résistance que tenta de lui opposer notre cheïkh Bou Mettir.

Resgui, de son côté, agit à peu près de la même manière ; après avoir souvent attaqué notre camp de Dréan, il vint aussi, en 1836, faire à Bône un simulacre de soumission et, après avoir reçu tout ce qu'il put tirer de nous, il s'enfuit de Dréan en faisant désertir un certain nombre de spahis qui le suivirent aux Hanencha.

Lors de notre première expédition contre Constantine, en 1836, Resgui, appelé par le bey, n'avait pu rassembler autour de lui qu'un nombre fort restreint de partisans et sa participation à la défense du territoire fut par conséquent à peu près nulle. Le bey, mécontent, donna l'ordre de l'arrêter. Resgui lui envoya son fils Tahar, qui ne réussit point à calmer sa colère ; bien au contraire, le bey écrivit au kaïa du Kef de s'emparer de Resgui par la force ; mais celui-ci, sans perdre de temps, s'adressa au général Damrémont, alors à Bône, et lui offrit de faire passer son armée à travers les Hanencha pour marcher sur Constantine.

Cependant El-Hadj Ahmed Bey vint attaquer Medjaz Ahmar le 20 septembre 1837 ; il avait environ 10,000 hommes, il perdit beaucoup de monde et s'enfuit.

Le 1^{er} octobre, notre armée prenait la route de Constantine ; le 6 elle menaçait la place et l'enlevait d'assaut le 13. Resgui, alors serré de près par le kaïa du Kef et par El Hassenaoui, écrivit de nouveau au maréchal Valée ; Tahar, fils de Resgui, trouva à Guelma le général en chef et reçut pour son père le burnous et le cachet d'investiture. Mais, battu peu de jours après et sur le point d'être pris par les Ouargha, Resgui s'enfuit à Medjez-Sefâ, où quelques-uns de ses fidèles purent le rejoindre. Il se retira ensuite à l'Oued el-Malah sous la protection française (1).

(1) Lorsque Resgui fit sa soumission, on crut nécessaire de fournir sur son compte une notice biographique. Personne ne le contrôlant en ce moment, Resgui dicta lui-même la note en ces termes :
« D'après les dires des anciens, c'est en 1785 que mourut le cheïkh Otman ben Brahim, des Hanencha. Il eût pour successeur Mansour Ben Resgui, qui inaugura la grande famille des Resgui, d'où sont

Aussi bien pour El-Hassenaoui que pour Resgui, notre amitié avait été un motif d'exclusion au gouvernement des Hanencha. Afin de mettre un terme à cet état de choses, le général Galbois, commandant la province, résolut d'envoyer des secours à Resgui, qui, malgré l'abaissement où il se trouvait alors, annonçait dans ses lettres pouvoir, à l'approche de nos troupes, faire soulever 500 cavaliers en sa faveur. Cette opération fut confiée à M. le commandant Jannet, qui partit de Constantine le 8 février 1839 avec un bataillon de son régiment, une cinquantaine de cavaliers, deux pièces de montagne et alla camper à une journée plus loin, au pied du Djebel Sassi, sur la Seybouse. Il attendit là Resgui qui n'arriva que le 10 avec 20 cavaliers seulement, au lieu des 500 qu'il avait annoncés. M. Jannet comprit fort bien dès ce moment que l'entreprise était manquée ; cependant, comme un officier de cœur se décide difficilement à reculer devant le danger sans ordre précis ou sans nécessité absolue, il reprit sa marche et s'avança jusqu'auprès de la ville ruinée d'Hadjara, qui est en plein territoire des Hanencha. Mais, voyant que partout les partisans d'El-Hassenaoui couraient aux armes et que personne ne bougeait en faveur de Resgui, il dut se déterminer à la retraite, qu'il opéra par Ksar El-Djedja. Il fut poursuivi jusqu'à la Seybouse, mais il maintint l'ordre dans sa petite troupe. Le 17, il rentra à Guelma sans pertes trop considérables. Resgui se rapprocha de ce camp avec sa famille et El-Hassenaoui, triomphant, se mit à jouer en petit, chez les Hanencha, le rôle d'Abdel-Kader, instituant des kaïds, se faisant payer des contributions par ses voisins plus faibles que lui et se réservant prudemment, du reste, une retraite sur le territoire de Tunis, où il transporta une partie de sa fortune personnelle. Tantôt il paraissait agir

sortis depuis cette époque presque tous les chefs indigènes du pays. Mansour mourut en 1805 et fut remplacé par son fils Resgui, qui resta cheïkh des Hanencha jusqu'en 1830. »

Cette notice, à laquelle trop de gens ont eu la naïveté d'ajouter foi, est complètement fautive. Je crois avoir suffisamment démontré la vérité sur l'origine et l'arrivée au pouvoir de cette famille, qui n'appartient par aucun lien à celle des Harar ses maîtres, si ce n'est celui du servage.

pour le compte d'Ahmed Bey, tantôt il se posait seulement en protecteur de cette puissance déchue à laquelle il paraissait alors n'accorder qu'une pitié dédaigneuse. Ahmed Bey, obligé de subir les caprices de cet homme, courait, selon les circonstances, de l'Aurès chez les Hanencha et de chez les Hanencha à l'Aurès, où il s'était ménagé un refuge dans l'Ahmar Kheddou.

Le territoire des Hanencha étant limitrophe du cercle de La Calle, El-Hassenaoui chercha plusieurs fois à étendre son influence sur les tribus de cette région, mais ses projets furent déjoués par le colonel de Mirbek qui y commandait (1),

El-Hassenaoui feignit alors de vouloir en venir à un accommodement dont la base était le partage du pays entre lui et son antagoniste. Il avait oublié déjà que, de concert avec son oncle El-Moubarek, il ne s'était levé que pour défendre les droits méconnus de ses seigneurs en bas âge contre l'usurpateur Resgui. Aujourd'hui, il travaillait exclusivement dans son propre intérêt. Les deux compétiteurs entrèrent en pourparlers. Resgui envoya pour traiter cette question son cousin et ses deux frères. Hassenaoui, ayant en son pouvoir ces trois envoyés, leur fit briser la tête à coups de maillet. Une fraction des Oulad Allague fournit les exécuteurs de cette tuerie. El-Hadj Ahmed Bey, retiré dans le Dyr et qui avait depuis sa chute favorisé les projets de El-Hassenaoui, qu'il jugeait seul homme déterminé et capable de soutenir la résistance contre les Français, reconnut ses torts envers son ancien allié Resgui et chercha à ressusciter son parti. A la tête de contingents nombreux, le bey et Resgui tombèrent sur El-Hassenaoui auprès de Tifach, puis à Souk-Ahras, à trois reprises différentes, mais toujours sans succès. Le bey avait parcouru les Hanencha pendant un mois et la guerre avait pris entr'eux une grande activité, mais El-Hadj Ahmed n'ayant pour soutenir son protégé qu'une influence peu efficace, Resgui ne put lutter contre El-Hassenaoui, enrichi par le pillage et les dons qu'il avait reçus des Français pendant sa soumission éphémère. Ahmed Bey, après avoir perdu 30 de ses meilleurs partisans dans ces diverses rencontres, se retira aux Harakta et laissa

(1) Pelissier.

le pays aux mains des cavaliers de la zemala des Harar qui, voulant faire renaître le temps où ils vivaient sur les autres tribus, se rallièrent définitivement à El-Hassenaoui. Usant constamment de leur influence et de leur force, ils éloignaient de nous les tribus disposées à se soumettre ; leur pays servait de refuge à tous les brigands et enfin, en dernier lieu, ils avaient reçu chez eux 29 soldats espagnols ou italiens de la légion étrangère en garnison à Guelma, dont ils avaient favorisé la désertion.

Le 18 mai 1842, le général Randon se mit en marche contre cette population hostile avec une colonne légère d'environ 1800 hommes. Le lendemain, en sortant du défilé d'Akbet-et-Trab, une fusillade assez vive s'engagea jusqu'à Aïn Souda, point choisi comme centre d'action. Malgré une pluie fine continuelle, gênant fort les opérations, plusieurs combats meurtriers furent livrés par nos troupes en fouillant les ravins et les rebelles éprouvèrent des pertes considérables ; nous avions nous-mêmes 18 morts et 59 blessés. Quatre compagnies de zouaves en reconnaissance, sous les ordres du commandant Fremy, formant un effectif de 300 hommes, arrivèrent au milieu d'un douar où ils ne tardèrent pas à être assaillis par une grêle de balles. Le bruit de la fusillade, intercepté par la configuration des montagnes ne parvenant point jusqu'aux autres compagnies de soutien, celles-ci crurent, après une longue attente, que la tête de la colonne avait rétrogradé par un autre chemin, alors elles regagnèrent elles-mêmes le camp avec un troupeau enlevé et deux escadrons de spahis chargés d'appuyer et d'éclairer la reconnaissance.

Pendant ce temps, les zouaves du commandant Fremy étaient un instant entourés et chargés avec fureur par plus de 1200 Arabes. Un feu de deux rangs leur ouvrit le passage et ils gagnèrent une crête de rochers où, couchés à plat ventre, ils attendaient les attaques successives des Arabes et, se levant subitement, ils les chargeaient à la baïonnette ou les recevaient par une décharge à bout portant. Informé de cette situation périlleuse, le général se porta en toute hâte à leur secours. L'approche du renfort suffit pour éloigner l'ennemi déjà démoralisé par la résistance meurtrière des zouaves. Le feu de l'artillerie acheva de le disperser et il disparut complètement dans la montagne. Il était temps que

des secours arrivassent aux intrépides soldats qui depuis trois heures défendaient le nid d'aigle où ils s'étaient établis. Ils n'avaient plus que cinq cartouches par homme et ils ne pouvaient quitter leur position, où ils avaient leurs blessés, mais leur ardeur, soutenue par l'exemple de leurs officiers, ne s'était pas un seul instant démentie. Il est facile de juger des pertes énormes éprouvées par les Arabes à la suite d'un combat livré dans une pareille position et soutenu par une troupe aussi déterminée.

La difficulté de se maintenir à Aïn Souda avec la pluie et le brouillard déterminèrent le général Randon à descendre de la montagne, avec le regret de ne pouvoir tirer tout le parti possible de son premier succès. La colonne ne fut pas suivie par un seul Arabe, tant l'ennemi était frappé de la mort d'environ 200 de ses plus énergiques combattants et d'un nombre proportionné de blessés. Le général Randon rentra le 15 à Guelma, ramenant un troupeau de 3,000 têtes de bétail.

C'était la première fois que nos troupes avaient pénétré sur le territoire des Hanencha. Mais, malgré cette première leçon, ils se maintinrent en rébellion jusqu'en 1843, époque à laquelle le général Baraguay d'Hilliers envahit le pays avec trois colonnes.

Commandant à une région montagneuse d'un difficile accès, ayant rallié à lui toutes les tribus dissidentes de l'Est, à la tête d'une cavalerie nombreuse et bien montée, libre de tous ses ennemis dont il s'était débarrassé par le fer ou le poison, s'appuyant sur le kaïa du Kef, dont il avait gagné l'amitié, El-Hassenaoui s'enhardit à élever une puissance rivale de la nôtre. L'impunité dont il jouit longtemps enfla son audace; non content de rançonner les tribus soumises sur lesquelles il levait des impôts et dont il encourageait sans cesse la défection, il en vint à attaquer nos colonnes, voulant, dans la province de Constantine jouer, comme je l'ai dit, le rôle d'Abd-el-Kader dans celle d'Oran. Il exista du reste pendant quelque temps, entre ces deux champions de la race arabe, une correspondance très suivie, ce qui explique bien des choses.

El Hassenaoui était dans l'Est un ennemi trop dangereux pour le laisser subsister; il était temps de mettre un terme à ses dé-

prédations et d'enlever ce continuel sujet de crainte. Afin de mieux l'atteindre et de terminer la guerre promptement, le général Baraguey-d'Hilliers, fit attaquer les Oulad Dhan et le Ksenna par deux colonnes parties de Constantine et de Guelma (1); tandis qu'une troisième colonne quittant Bône et remontant la Chefia, tournait l'ennemi par derrière. Le général espérait ainsi en attirant toute l'attention d'El Hassenaoui sur son front et sur son flanc droit, donner le temps au colonel Senilhes de lui couper la retraite. On put croire en effet au succès de cette combinaison. El Hassenaoui combattit franchement les colonnes de Constantine et de Guelma, mais bientôt prévenu de l'imminent péril qui le mençait, il s'enfuit assez à temps pour dépasser Souk-Ahras et gagner la frontière de Tunis, deux heures seulement avant l'arrivée du colonel Senilhes qui allait lui barrer le passage.

La fuite du maître, laissa les populations sans direction; les Oulad Dhân et toutes les tribus qui se rattachaient à eux se soumirent; les autres suivirent El Hassenaoui dans l'Est ou se réfugièrent vers le Sud.

(1) Colonne de Constantine, sous les ordres directs du général Baraguey-d'Hilliers.

6 bataillons d'infanterie.

450 chevaux, chasseurs et spahis.

2 pièces d'artillerie.

50 hommes du génie.

Colonne de Guelma, colonel Herbillon.

3 bataillons d'infanterie.

1 escadron de spahis.

1 pièce d'artillerie.

Colonne de Bône, colonel Senilhes.

3 bataillons d'infanterie.

1 escadron.

3 pièces d'artillerie.

1200 chevaux de goums suivaient les colonnes.

La colonne de Constantine était à Aïn Souda chez les Oulad Dhan le 24 mai.

Celle de Guelma traversa les Zerdaza et arrivait le 24 à l'Oued Riran.

Celle de Bône, traversa les Merdès, remonta la Chefia, les Chieban les Beni Msaud et était le 25 à Souk Ahras. jour fixé pour l'attaque générale.

Le général jugea qu'après ces premiers résultats il pouvait poursuivre la soumission de la confédération des Hanencha. Une partie de ces tribus avait dépassé la frontière tunisienne; une autre voisine des montagnes de Frina, s'était jetée dans ce massif, dont les pentes raides et coupées de profonds ravins pouvaient les mettre à l'abri des coups des troupes françaises; les Oulad Moumen, les Oulad Messaoud, les Oulad Dia, étaient du nombre. Les colonnes de Bône et de Guelma agirent sur ces tribus et, après deux engagements les soumirent. La colonne de Constantine, pendant ce temps, amenait aussi à se rendre les Oulad Khïar et quelques autres tribus de la plaine.

Depuis le départ d'El Hassenaoui, les Hanencha n'avaient plus de chef autour duquel il pussent se rallier, le général leur en donna un dans la personne de Mohammed Salah Chabbi neveu de Resgui, lequel étant trop vieux proposa lui même cette combinaison. Il restait à consolider ce pouvoir nouveau et obliger les tribus émigrées à la suite d'El Hassenaoui à rentrer dans la province; à réduire la partie insoumise du cercle de La Calle, ainsi que les Oulad Yahïa ben Taleb et les Oulad Siouan qui, seuls, dans le Sud, n'avaient pas demandé l'aman.

Le général Baragay-d'Hilliers ordonna donc au colonel Senilhes de se diriger au nord et de marcher vers La Calle; au colonel Herbillon de rentrer dans le pays des Hanencha pour soutenir le nouveau cheïkk investi par nous, tandis qu'avec la colonne de Constantine, il se porterait vers le sud.

Le colonel Senilhes était sur le point d'atteindre son but sans coup férir, quand les tribus tunisiennes, encourageant les tribus récalcitrantes de leurs conseils et de leurs armes vinrent combattre la colonne qui les repoussa énergiquement.

Le colonel Herbillon recevait successivement la soumission de toutes les tribus émigrées avec El Hassenaoui, les rétablît sur leur terrain en leur faisant payer l'impôt.

La colonne de Constantine se dirigeait sur les Oulad Yahïa ben Taleb et était arrivée au Djebel Guelb quand le général apprit que les Oulad Siouan ayant à leur tête le marabout Abd-el-Afid étaient seulement à quelques lieues de lui et qu'il pouvait les enlever.

Faire monter 300 hommes d'infanterie sur les mulets de son convoi, prendre avec lui toute sa cavalerie, chercher l'ennemi, l'atteindre après quinze heures de marche continue, le battre, le disperser lui enlever 17,000 moutons, 500 chameaux et 500 bœufs, et ramener le tout au camp, fut l'affaire d'une nuit et d'un jour (1), Le lendemain, il dirigea cet immense troupeau sur Constantine, sous l'escorte d'un bataillon et marcha sur les Oulad Yahia ben Taleb qui, effrayés du malheur arrivé aux Oulad Siouan, se soumirent sans obstacle et payèrent l'impôt.

Après avoir parcouru tout le pays entre l'Oued Mellague et le versant septentrional du bassin de la Medjerda, le général Baraguay-d'Hilliers fit rentrer toutes les troupes dans leurs garnisons, laissant cependant à Souk-Ahras une petite colonne pour quelque temps encore, afin de maintenir toutes les tribus dans la soumission et permettre au nouveau Cheïkh de se créer une Zemala qui le fit respecter. Ce pays plus que tout autre avait besoin d'un frein qui lui manquait. Son voisinage de la frontière en faisait une nécessité, lors même que l'état d'anarchie dans laquelle les tribus avaient vécu pendant dix années n'y aurait pas développé des germes de désordre entretenus par les partisans de l'ancien ordre de choses. Le commandement des Hanencha fit partie du cercle de Guelma. Au mois d'août le cheïkh Mohammed Salah s'était formé une Zemala d'environ 300 chevaux, avec laquelle il pouvait sans crainte parcourir son pays. Dès lors le lieutenant-colonel de Mac-Mahon qui commandait la colonne d'observation dans le pays des Hanencha reçut l'ordre de rentrer avec ses troupes.

(1) Le marabout Sidi-Abd-el-Afid, allié d'El Hassenaoui, avait avec lui vingt cinq douars. Prévenu d'une attaque prochaine il se hâta de décamper à minuit. Le général s'était mis en route à 10 heures du soir pensant le surprendre à la pointe du jour; heureusement les traces des bestiaux indiquèrent la direction prise par les fuyards. Vers 10 heures du matin la gauche du convoi était atteinte. Attaqués à droite par notre goum, voyant leur retraite coupée par les chasseurs, l'infanterie les prenant par le centre, et chargés vivement par les spahis, les Oulad Siouan après avoir eu une vingtaine d'hommes tués, s'enfuirent dans la montagne abandonnant tentes, bagages et troupeaux.

Mais, insistons sur la situation: ce pays longtemps en proie à l'anarchie et qui s'était attiré l'animosité des tribus tunisiennes voisines, sur lesquelles El Hassenaoui était tombé comme sur les nôtres quand il y avait du bu'in à faire, se trouvait dans un état de désordre extrême. Après le départ des troupes, les Hanencha de l'ancienne Zemala des Harar continuaient à pressurer les tribus qui, ne voyant pas se réaliser les promesses qui leur avaient été faites de vivre toutes sur un pied d'égalité et d'égale protection se plaignirent de leur cheïkh et commencèrent à méconnaître son autorité. Il était bien difficile de faire disparaître brusquement les vieilles habitudes établies au contact du Makhzen turc, mais il convient de reconnaître aussi que toutes les intrigues qui continuaient à agiter le pays étaient fomentées par El Hassenaoui et ses turbulents partisans. El Hassenaoui après sa défaite s'était retiré sur les terres de Tunis. Dès qu'il apprit la nomination du nouveau cheïkh des Hanencha, il écrivit pour demander l'aman. Le général le lui accorda plein et entier comme à un simple particulier, mais à condition qu'il irait s'établir dans la tribu des Oulad-abd-en-Nour à l'ouest de Constantine. Il s'y refusa; alors le général notifia au Kaïa du Kef que s'il permettait à El Hassenaoui de revenir chez nous en ennemi, il s'en plaindrait au gouvernement de Tunis et peut-être en poursuivant le rebelle, ne respecterait-il pas alors la frontière.

Au mois d'avril 1844, le duc d'Aumale qui avait succédé au général Barraguay d'Hilliers dans le commandement de la province de Constantine, fit partir une colonne de 2,500 hommes sous les ordres du général Randon avec des instructions pour donner aux Hanencha une organisation qui mit un terme au malaise permanent de cette région.

Dans l'état d'agitation où étaient les esprits, le général Randon se porta d'abord au point extrême de la course qu'il devait accomplir, afin de prévenir les mauvaises dispositions qui pouvaient s'y développer s'il donnait aux agitateurs le temps d'organiser une opposition. De Guelma, il se dirigea donc sur Tebessa, en passant par les Oulad Dhan, les Sedrata, les Beni Barbar, les Mahatla et les Oulad Sidi Yahia ben Taleb. Le 24 avril la colonne campait devant Tebessa et, après y avoir réglé les affaires du pays,

le général Randon venait s'installer le 6 mai à Souk-Ahras. Durant sa course, il avait eu le temps de prendre des renseignements sur les hommes et les choses et il pouvait dès-lors agir avec connaissance de cause. Jusque là l'administration de Mohamed Salah avait été aussi intègre que possible, il n'avait point écouté les souvenirs de haine et de vengeance que ses ennemis lui prêtaient; il avait enfin suivi les avis de son vieil oncle Resgui, que l'âge et l'expérience avaient mûri et rendu plus sage, et qui, ajoutons-le, avait le mérite de s'être parfaitement rendu compte de la puissance de la France contre laquelle il ne pouvait lutter. Au reste il eût été fort difficile à ce moment de remplacer Mohammed ben Salah. Ce changement aurait causé un surcroît de perturbation à laquelle le voisinage de Tunis et le caractère inquiet, remuant, batailleur de la tribu, aurait immédiatement pu donner des conséquences fâcheuses. Toutes ces intrigues étaient l'œuvre d'El-Hassenaoui, renouvelant à chaque instant des demandes d'aman et, cependant, ne venant jamais faire acte de soumission. Il profitait surtout des changements de commandants de province pour feindre de vouloir renoncer à l'exil que les événements lui avaient imposé. Quelques-uns de ses partisans avoués durent être éloignés du pays parce qu'ils exploitaient trop la crédulité des arabes en répandant le bruit d'un revirement prochain et que notre intention était de donner à d'autres qu'aux Resgui le commandement du pays.

Les Hanencha de l'ancienne Zemala des Harar, furent constitués en tribu séparée et reçurent l'ordre d'aller s'établir à Tifach, pour leur faire perdre le prestige qui les rendaient les oppresseurs des autres tribus.

Le général Randon profita de son séjour à Souk-Ahras pour employer les troupes à relever les ruines d'une ancienne habitation des cheïkhs des Hanencha. La maison était située sur l'emplacement où se tenait habituellement un grand marché. Les murs en étaient crénelés et elle pouvait au besoin contenir cinquante hommes.

La nouvelle de la victoire d'Isly (6 août 1844) et celle du bombardement de Tanger impressionnèrent toutes les populations indigènes de l'Algérie et, pour quelque temps, le calme régna

partout. Mais bientôt la nouvelle de complications survenues dans l'ouest de la province se répandit chez les Hanencha qui montrèrent quelque agitation. El Hassenaoui dont les espérances s'étaient réveillées au bruit de cette nouvelle, et qui supposait sans doute la totalité de nos troupes occupées dans l'Aurès ou en Kabylie, s'était rapproché des populations anciennement soumises à son commandement et cherchait à y jeter des germes de révolte. A la suite de nos réclamations vives et répétées auprès du gouvernement de Tunis, El Hassenaoui avait été éloigné de la frontière, mais en 1845, il venait de reparaitre dans son ancienne résidence de Sidi Yousef et jetait dans les tribus des brandons de discorde en écrivant des lettres ou venant lui-même sur notre territoire haranguer les tribus soumises.

Dans de pareilles circonstances l'autorité de notre Kaïd des Hanencha était méconnue, les tribus qui n'avaient point encore payé l'impôt se refusèrent à l'acquiescer et Mohammed Salah effrayé des menaces qui grondaient autour de lui avait rapproché sa Zemala de Guelma.

L'apparition de nos troupes à Souk-Ahras mit fin à toutes ces hésitations et les populations rentrèrent dans l'ordre. Les Oulad Allague qui avaient servi de foyer à toutes ces intrigues quittèrent cependant leur territoire et allèrent se réunir à El Hassenaoui sur le sol tunisien. Néanmoins le général Randon suivant la lisière du territoire, put compléter la série de reconnaissances faites déjà sur la frontière.

« Le principal résultat obtenu pendant cette course, disait-il
« en rentrant, c'est d'avoir complété la délimitation depuis Te
« bessa jusqu'à la mer. »

Cependant cette région avait besoin d'être fréquemment visitée et le général Randon y retournait l'année suivante et parcourait toute la frontière dans la direction de Tebessa. Sa colonne arrivait tranquillement sous les murs de cette ville le 29 mai 1846 ; le 1^{er} juin un convoi de vingt malades évacués de Tebessa sur Guelma était confié à l'honneur du Kaïd des Oulad Yahia ben Taleb qui avaient déjà donné des preuves de soumission. Assaillis pendant leur marche par quelques centaines de cavaliers, nos malheureux soldats étaient lâchement égorgés.

Cette nouvelle jeta tout le camp dans une émotion profonde. Le lendemain matin, le général Randon bien que n'ayant à sa disposition que 1,600 hommes, se dirigea sans hésiter vers la montagne du Dyr occupée par les Oulad Yahia qu'il s'agissait de châtier d'une manière exemplaire.

Au pied du Ras-Stah la colonne s'arrêta, elle avait devant elle de nombreux rassemblements en armes. L'infanterie mit sac à terre et aussitôt commença une attaque vigoureuse; l'ennemi eût 200 hommes tués et on fit sur lui une razia immense. Le lendemain les Oulad Yahia vinrent attaquer le camp qui était resté sur la position de Ras-Stah; on se porta contre eux et ils perdirent encore une centaine d'hommes.

Le terrible châtement qui venait de leur être infligé fit réfléchir les coupables qui ramenèrent au camp les bêtes de somme et les chevaux enlevés au convoi de malades.

Cette restitution s'étendit aux armes; on rapporta même une bourse contenant 360 francs en or, prise sur un officier de cavalerie malade, au moment de son massacre. Les Oulad Yahia versaient en trois jours 30,000 francs d'amende et cinq individus, partisans d'El Hassenaoui, désignés comme instigateurs du lâche assassinat de nos malades, étaient livrés à notre justice.

La fraction dite des Ourfella, au centre de laquelle le crime avait été commis, seule prit la fuite avec les 80 tentes dont elle se composait. Ses récoltes furent mangées et ses silos vidés par nos goums.

Le 14 juin, une petite colonne commandée par le colonel Butafoco fit jonction avec celle du général Randon qui, ainsi renforcée et ravitaillée, après avoir vengé avec éclat le sang français traitreusement répandu, alla parcourir le pays des Oulad Khia où l'arrivée d'El-Hassenaoui et d'un prétendu chérif causait une certaine fermentation. Ces deux remuants personnages traînaient à leur suite, non seulement les anciens Hanencha et Nememcha insurgés, mais aussi des contingents recrutés chez les tribus tunisiennes des Ouargha, Charen, Bou Ranem et quelques cavaliers du Kef. Le 19, vers le milieu de la journée, au bivouac établi à l'endroit dit Sidi Mohamed el Khemissi, on signala l'approche de plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins. Notre

cavalerie s'élança aussitôt contre ces fanatiques : elle les atteignit, les dispersa et les poursuivit pendant plus de 24 kilomètres. L'infanterie française ne tarda pas à rejoindre les gens à pied qui cherchaient un refuge dans les lieux escarpés. Plus de 100 cadavres ennemis restèrent sur le terrain sans que, de notre côté, on eût de grandes pertes à déplorer. Ce brillant combat suffit pour dissiper entièrement ces bandes fanatiques, et le gouvernement Tunisien s'empressa de donner les ordres les plus sévères à ses agents pour prévenir le retour de cette violation du territoire algérien. Le Kaia du Kef et le Hakem de Badja qui s'étaient compromis par la protection tacite qu'ils avaient accordées à El Hassenaoui et au Chérif, envoyaient des cavaliers pour s'en emparer ou les chasser de leur pays. Un combat sanglant eut lieu entre eux et El Hassenaoui, traqué de toutes parts, ayant eu son fils blessé (le même que les Nememcha tuèrent plus tard), et tous ses bagages enlevés, s'enfuit chez les Nememcha qui lui donnèrent asile.

En mars 1847, le colonel Senilhes, commandant à Bône partit directement pour Tebessa afin d'opérer un mouvement concentrique vers les Nememcha, avec une colonne sortie de Batna sous les ordres du général Herbillon. Les deux colonnes battirent toutes les montagnes du Sud de Tebessa, poussant jusqu'à Negrin sans rencontrer ni Hassenaoui ni ses partisans qui s'étaient enfoncés dans le Sahara au-delà de Negrin. Le général Herbillon rentra à Batna et le colonel Senilhes resta campé à Ain-Chahrou, espérant bien que les chaleurs du Sahara forceraient les Nememcha à revenir vers le Nord. Après un séjour opiniâtre de plus de trois mois, le colonel eût la satisfaction de voir à son camp les principaux chefs des Nememcha réduits à merci et demandant l'aman. El Hassenaoui, qui avait suscité tant d'embarras, venait aussi se rendre à discrétion et était dirigé à Tebiga dans la plaine de Bône où on l'interna avec les quatorze tentes qui composaient sa Zemala.

Un homme entreprenant et brave comme l'était El-Hassenaoui ne pouvait rester longtemps dans l'inaction, aussi ne cessait-il de demander à être utilisé à notre service. L'influence qu'il avait exercé sur la frontière à l'époque de son insoumission lui firent

confier en 1848 le commandement des Oulad Yahïa ben Taleb et en 1850 celui des Nememcha. Dans la notice sur la ville de Tebessa et les tribus qui en dépendent je m'étendrai plus longuement sur les actes de son administration dans ce pays; quant à présent, je me bornerai à dire qu'après avoir donné des preuves d'énergie pour remplir avec fidélité l'emploi qui lui avait été accordé, il se livra, à divers actes incompatibles avec nos mœurs: concussions et fabrication de faux cachets. Interné pour ces faits aux Iles Sainte Marguerite; il vint ensuite se fixer quelque temps à Alger et mourut enfin, en 1853, aux environs de Constantine sur un terrain azel qu'il avait loué du domaine. sa famille s'est fixée depuis à Aïn Beïda.

Revenons maintenant aux Hanencha.

Depuis la dernière expédition du général Randon le long de la frontière, il régnait dans l'intérieur de nos tribus une tranquillité bien assurée. De toutes parts l'agriculture prospérait, la colonisation européenne et indigène se développait, des constructions de tout genre s'élevaient, de nouvelles routes étaient ouvertes. La guerre semblait avoir fini par faire place à la paix. Au milieu de ce calme et de cette quiétude, une insurrection éclatait tout à coup chez les Oulad Dhan. Dans la nuit du 1^{er} au 2 juin 1852, un camp de travailleurs placé à Aïn Souda, pour ouvrir la route de Tifach et construire un caravansérail était brusquement attaqué. Cette attaque fut le signal d'une insurrection générale et elle prit, en effet de grandes proportions en peu de jours. Les ordres religieux avaient secrètement répandu le bruit parmi leurs Khouan que nous allions quitter l'Algérie; un Mokaddem de l'ordre de Sidi Abd er-Rahman était à la tête du mouvement qui avait gagné de Bône à Tebessa et de Guelma à Aïn Beïda. A ce signal les montagnards de l'Edough prenaient les armes et attaquaient le camp des déportés politiques occupés à faire aussi une route au-dessus de Bône; un autre camp de bûcherons militaires, subissait le même sort dans la forêt des Beni Salah auxquels ils tuaient huit hommes. Les révoltés au nombre de 200 cavaliers, 4,500 fantasins menaçaient de brûler le village de Barral. Le Capitaine Mesmer chef du bureau arabe de Bône était sorti avec un peloton de spahis pour protéger les

colons. Se dirigeant de Penthière vers Nechemeya que l'on disait menacé, le Capitaine Mesmer, laissa le Kaid Kharezi avec son goum sur la rive droite de la Seybouse pour couvrir les villages de Barral et de Mondovi. Arrivé à Penthière, il apprend que le kaid Kharezi est bloqué et que les insurgés sont maîtres de tous les gués, que Barral est vivement attaqué par eux. Immédiatement il se porte sur le point menacé, une charge vigoureuse dégage Kharezi et repousse l'ennemi ; mais au début de la charge le Capitaine Mesmer trouvait une mort glorieuse.

Ces événements qui se produisaient aux portes de Bône, n'étaient que le contre coup de ce qui se passait sur Hanencha. Le Bordj-Fondouk de Souk-Ahras dans lequel se trouvaient une vingtaine de soldats protégeant quelques ouvriers civils et des condamnés militaires employés à des travaux de réparation étaient, le 8 juin à midi, attaqués par des contingents fanatiques au nombre de plusieurs milliers. Les portes du Bordj furent solidement baricadées, ainsi qu'une brèche qui existait dans le mur et le Sous-Lieutenant Labarère prit toutes les dispositions pour la résistance ; malheureusement ses soldats seuls étaient armés. Le lendemain, au lever du soleil et au bruit de vociférations sauvages, une seconde attaque avait lieu. Comme enragés et furieux, les Arabes se précipitaient sur la brèche baricadée, cherchant à la démolir à coups de pioche, mais tous ceux qui entreprenaient ce travail étaient aussitôt frappés à mort par les défenseurs. Dans une troisième attaque, une quarantaine d'hommes, portant devant eux des planches en guise de bouclier, s'avancèrent résolument ; hommes et planches, en peu d'instants, roulaient pêle-mêle dans la poussière. Mais tout à coup une sourde explosion se fait entendre ; un conduit d'égout vient de sauter au pied intérieur du mur, sous l'effet d'une vingtaine de kilos de poudre contenue dans une peau de bouc que les assiégeants ont réussi à introduire jusque-là. Cette mine ne produisit heureusement aucun effet et les décombres suffirent pour boucher le trou produit par l'explosion. La fusillade continuait plus active que jamais et les agresseurs ne cessaient de crier aux défenseurs du bordj que dans peu de jours ils subi-

raient tous le sort des Européens de Tebessa et de Guelma, c'est-à-dire *morts* ou *musulmans*.

La soif faisait souffrir et décourageait nos hommes, le moral s'affaiblissait sensiblement, l'absence de toute nouvelle était amèrement commentée. Quelques hommes, réduits à boire leur urine depuis deux jours, étaient malades et incapables de servir à la défense. Cinq jours et quatre nuits de combats, de travaux, d'alertes continuelles et surtout la privation d'eau, avaient exténué les plus braves. Il fallait une nouvelle alerte pour secouer cet affaissement, elle arriva : Vers 10 heures du matin, après de longs cris d'encouragements, l'ennemi, formé sur deux rangs, s'avança portant des fagots de broussailles, de paille et de dis pour incendier le bordj. Du mamelon qui domine la position partait une grêle de balles et de pierres. A quelques mètres du mur d'enceinte, le feu des assiégés coucha par terre une quinzaine de ces porteurs de torches et de fagots et arrêta ceux qui les suivaient.

Après une lutte acharnée, durant six jours, l'approche d'une colonne dégagea les braves défenseurs du bordj de Souk-Ahras.

Cependant le mouvement de l'Edough s'était calmé, le kaïd Ben Ba-Ahmed et le marabout Bou Maïza, ayant réussi à faire rentrer dans le devoir toutes ces populations sans qu'il fut nécessaire d'y envoyer des troupes. C'est un grand service qui nous était rendu par ces deux personnages indigènes, car Bône, à ce moment, était réduite à sa milice pour toute défense. Le colonel de Tourville, libre dès lors de ses mouvements, allait débloquer Souk-Ahras. Le 13 et le 14 il surprend les rebelles à Akbet-Zeitoun et à Kef-el-Aks; chassés de rochers en rochers et ayant perdu beaucoup de monde, ils se réfugient dans des grottes, abandonnant femmes, enfants et troupeaux.

Le général de Mac-Mahon, alors en expédition aux environs de Collo, où un chérif avait occasionné des désordres, apprenait que tout le pays le long de la frontière était en insurrection. Il accourut à marches forcées et fit à Tamatmat sa jonction avec le général d'Autemare, qu'il avait envoyé en avant au premier bruit de révolte et qui déjà venait de débloquer Aïn Beïda. La colonne du colonel de Tourville, établie près de là, à Khamissa,

fut destinée à agir sur le pays boisé des Oulad Dhan et des Beni Salah, pendant que le général se portait en avant.

D'après les renseignements recueillis, les Oulad Khiaïr, les Beni Barbar et plusieurs autres fractions des Hanencha insurgés étaient réunis dans la plaine de Guelta sur les deux rives de l'Oued Ourihir affluent du Mellag qui forme, de ce côté, notre limite avec la régence de Tunis.

Le 12 juillet, vers les 4 heures du soir, malgré une chaleur encore assez forte, le camp fut levé pour être porté du côté de la plaine de Guelta. Tous les sacs des troupes à pied étaient mis sur des chameaux et des mulets réunis à cet effet.

Le général de Mac-Mahon prit la tête de la colonne avec toute la cavalerie qui eut, pendant la nuit, à traverser plusieurs ravins ou bancs de rochers ne permettant de marcher que par un. Cependant vers trois heures, un peu avant le jour, elle était formée en colonne sur la rive droite de l'Oued Ourihir. Jusqu'à la hauteur du marabout des Oulad Sidi Yahia ben Taleb, on n'aperçut aucun mouvement dans la plaine. La colonne prit alors la montagne de Kalaât Senan pour point de direction. A trois lieues de cette montagne on découvrit, d'une petite éminence, la poussière d'une émigration fuyant vers la Kalâa. La cavalerie prit aussitôt le petit trot, et après une demi-heure de cette allure on put distinguer une masse de 1,000 à 1,200 tentes qui couvraient la plaine et les dernières pentes du mamelon sur lequel est bâtie la ville de Kalâa. Rappelons que cette ancienne citadelle des Harar est située sur un pâté de rochers dont les murailles à pic de tous côtés ont près d'une centaine de mètres de hauteur. Il n'est possible d'y arriver que par une seule rampe en corniche venant aboutir à la seule porte qui existe. Construite dans un angle rentrant, cette porte ne peut être vue du dehors. La base de la table rocheuse s'appuie sur un mamelon assez étendu, isolé dans la plaine, coupé en tous sens par des ravins rocheux dont plusieurs ne peuvent être franchis par la cavalerie.

En approchant de ce mamelon, on voyait toute la population se précipiter vers la rampe conduisant à la ville ; il était important de lui couper cette retraite, où elle se serait trouvée com-

plètement à l'abri de nos coups. Le général fit manœuvrer sa cavalerie de telle sorte, tantôt au trot, tantôt au galop, qu'elle arriva après une course de trois lieues sur un petit plateau au pied de la muraille de rochers de la Kalâa, en tête de l'émigration. Tous les troupeaux de la plaine et des premières pentes étaient entre nos mains. Mais la masse de la population, effrayée de se voir prise en tête et en flanc, se jeta dans un profond ravin d'où elle ne pouvait sortir que par la plaine. Les gens placés au sommet des rochers de la Kalâa, découvraient cependant tout ce qui se passait à quatre ou cinq lieues à la ronde ; ils prévinrent les fuyards qu'ils n'avaient contre eux que de la cavalerie dont près de la moitié était occupée à chasser les troupeaux. Ils se rassurèrent alors et leur masse énorme engagea le combat à portée de pistolet. Le feu des chasseurs et quelques retours offensifs de la cavalerie leur fit éprouver de grandes pertes et les tint en respect. Le soir on ramenait au camp 20,000 moutons, 2,000 bœufs et un certain nombre de prisonniers ; les Hanencha arrivaient en même temps demander l'aman.

Le général parcourut ensuite la frontière et razia les Oulad Moumen ; puis passant la Medjerda, campa à Sidi-el-Khemissi et infligea un rude châtement aux Ouchtata, Tunisiens, chez lesquels les Beni Salah avaient trouvé un refuge en même temps que des auxiliaires. Au mois de juin l'insurrection était complètement domptée.

Après la tourmente de 1852, deux bataillons furent laissés à Souk-Ahras qui, d'abord annexe, fut ensuite érigé en cercle en 1855 ; à partir de cette époque jusqu'en 1870, le pays des Hanencha est resté assez paisible ; le commandement donné en principe aux membres de la famille Resgui avait été pendant cette période successivement réduit ; après la dernière insurrection aucun d'eux n'a été maintenu en fonctions (1).

Revenons maintenant aux Harar. Nous avons dit plus haut quelle fut la triste fin des principaux représentants de cette ancienne famille au moment où El-Hadj Ahmed bey voulut leur

(1) Ahmed ben Resgui et son fils ont été condamnés à la déportation par la Cour d'assises en 1872.

substituer sa créature Resgui. Tout ce qui était en état de porter les armes fut impitoyablement massacré; on ne laissa la vie qu'aux femmes et aux enfants ainsi qu'au cheïkh Ali pour des raisons particulières que nous allons expliquer. Tout ce monde faible et inoffensif fut interné aux Zemoul, sous la surveillance des cavaliers du Bey; ils ne reparurent à Constantine qu'après notre prise de possession de cette ville.

Les jeunes Harar étaient nombreux, plusieurs sont morts en bas âge et en exil; nous ne signalerons donc que les trois principaux, lesquels ont joué et jouent encore de nos jours un certain rôle :

1° Malek ben Omana ben Soltan, de la branche des Menacer. Sa mère s'enfuit des Zemoul, lieu de son internement et se réfugia avec son fils dans les montagnes de l'Aurès, où celui-ci resta jusqu'à la prise de Constantine. Malek vint alors se mettre sous la protection de notre khalifa de l'Est, Si Ali ben ba Ahmed; comme cavalier de son goum il prit part aux nombreuses expéditions des premières années de la conquête, mais il ne fut jamais employé autrement; il vit encore à Constantine.

2° Brahim, descendant de Brahim ben bou Aziz, c'est-à-dire de la branche des ben Nacer, resta pendant douze ans interné aux Zemoul et vint ensuite s'engager au 3^e régiment de Spahis. Sa bonne conduite le fit désigner pour servir comme mokahli au près du général commandant la province, et il prit part en cette qualité à de nombreuses campagnes dans lesquelles il fit preuve de courage et de fidélité. D'abord kaid du Zouara en 1864, il a été placé au même titre dans son pays, à la tête de la tribu de la Safia, en 1872.

3° Khaled ben Cheikh Ali, de la branche des Ben-Nacer. J'ai besoin pour celui-ci d'entrer dans quelques développements. Salah Bey ayant placé dans le Sahara, vers la fin du dernier siècle, la famille kabyle des Ben Gana, pour l'opposer à celle des anciens cheikhs El-Arab, héréditaires du beït bou Okkaz, employa naturellement tous les moyens à sa disposition pour soutenir ses préférés. Les beys aidèrent les Ben-Gana de leurs forces et cherchèrent surtout à leur créer une certaine

influence en les faisant s'allier aux familles nobles, maîtresses de certaines parties du territoire.

Le cheikh Harar Mohammed ben Otman, descendant de Brahim ben bou Aziz, avait une belle-sœur du nom de Metnassera, issue elle-même des Harar, que l'on fit épouser à Bou Lakheras ben Gana (le grand-père du Bou Lakheras actuel).

Le cheikh Mohammed ben Atman étant mort, laissa sa veuve du nom de Hania et un fils, le cheikh Ali, qui gouvernait les Hanencha au moment où El Hadj Ahmed bey lui donna Resgui pour successeur, vers 1827-28.

Hania, après la mort de son mari, et pendant que son fils Ali commandait aux Hanencha, alla visiter sa sœur Metnassera, femme de Bou Lakheras. Ali bel Guidoum ben Gana la vit et l'épousa.

Cheikh Ali ayant donc été destitué de son commandement des Hanencha pour faire place à Resgui, fut interné quelque temps à Constantine. Peut-être était-il destiné à subir le même sort que ses cousins les Harar, mais Mohamed bel Hadj ben Gana, son parent, intercéda en sa faveur auprès du bey. Je n'ai pas besoin de rappeler que El-Hadj Ahmed bey, issu lui-même d'une fille des Ben Gana, et ayant en outre épousé une femme de cette famille n'avait rien à refuser à ses parents. Cheikh Ali eut donc la vie sauve, il laissa trois enfants :

Khâled,

Mohammed,

Et El Arbi.

Le premier seulement a joué un rôle actif en servant dans nos rangs comme chef de goum ou kaid. En 1872, Khâled a été nommé kaid des Hanencha. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Il convient en terminant de donner quelques renseignements sur la portion du pays que comprend notre cercle actuel de Souk-ahras. Au moment où le cercle fut décrété, il n'existait sur l'emplacement même de Souk-ahras que l'ancien bordj des Harar, restauré par le général Randon et un moulin à eau sur un ruisseau coulant à proximité. Cette position dans un site accidenté montagneux, coupé par de profondes vallées ou de ri-

vières à bords escarpés, pouvait convenir à un chef arabe pour y placer son aire de vautour, mais, dans des vues plus larges de colonisation, il fut question d'abord d'occuper les ruines de l'ancienne Tipaza, aujourd'hui connues sous le nom de Khamissa,

Ce dernier projet fut réservé pour l'avenir et Souk-ahras devint dès lors un centre où en 1856 quelques colons vinrent spontanément s'installer sous la protection de la garnison. D'autres suivirent bientôt cet exemple et y élevèrent aussi des constructions, si bien qu'en moins de deux années, le village comptait déjà 120 maisons et une population de 800 âmes, qui ne demandait pour prospérer que la continuation de la sécurité et une bonne route. Ce développement rapide était dû à l'activité que déployèrent deux officiers, les capitaines Fauvelle et Lewal, appelés successivement à commander ce nouveau centre. Souk-ahras est une petite ville aujourd'hui pleine d'avenir.

Un marché considérable se tient depuis des siècles sous ses murs et offre à l'activité des Européens de nombreuses et importantes branches de commerce. La Tunisie vient y apporter ses produits.

Souk-ahras est entouré de forêts de belles essences. On trouve aux environs des cours d'eau et des sources qui donnent le moyen de créer des exploitations isolées ou des usines.

Les montagnes renferment des richesses minérales qui se révèlent à la surface du sol. Des terres arables de premier choix; des portions irrigables en quantité, d'abondants pâturages rendent cette contrée entièrement propre à l'agriculture et à l'élevé du bétail.

Enfin un climat tempéré et une situation très salubre complètent les avantages que la nature a accumulés à Souk-ahras.

Placé sur la rive gauche de la Medjerda, ce centre commande tout le pays environnant en même temps que sa position à la jonction des routes de Tunis à Constantine et de Tébessa à Bône en font un lieu de passage obligé pour toutes les caravannes d'entrepôt et de transit intéressant le commerce de la Tunisie,

Distant de 8 lieues de la frontière, Souk-ahras en est assez rapproché pour y exercer une surveillance suivie.

Les principales voies de communication sont :

1° La route de Souk-ahras à Constantine qui coupe la Medjerda remonte cette rivière jusqu'à Khamissa d'où, elle pénètre dans le cercle d'Ain-Beida, arrive à Aïn-Beida et à Constantine.

2° La route de Souk-ahras à Tebessa qui traverse la Medjerda sur un pont, passe à Aïn-Zarouria, Bit Madji, à l'Oued Damous, coupe l'Oued Mellague à Aïounet Diab et entre dans le cercle de Tebessa.

3° La route de Souk-ahras au bordj des Hamama et en Tunisie par Henchir Guennai et Souk Tassa.

4° La route menant au kef, par l'oued Beten et Fedj Meraou.

5° La route sur La Calle, par Hammour Oulad Zaid et Fedj Ahmed.

6° Enfin la route sur Guelma qui n'est autre que celle de Souk-ahras à Bône, jusqu'à Fedj-Macta.

Si comme il en a été question déjà, une voie ferrée est quelque jour créée entre Bône et Tebessa, Souk-ahras, point intermédiaire, prendra une très-grande extension.

Trois grands cours d'eau arrosent le cercle de Souk-ahras, ce sont : la Seybouse, la Medjerda et l'oued Mellague ayant de nombreux affluents. Les chaînes de montagnes qui séparent les différents bassins, sont : la Maouna, Djebel-el-Meida, Ras-el-Alia, Djebel Marboum, Djebel-Zouar'a, Djebel-Nador, Djebel-el-Grin, Kef-el-Akès, Djebel Safia, Djebel-el-Arous, Guelala, Achach, Rouha, Mecid, O. Dhia, Frina et autres de second ordre.

Comme je l'ai dit au commencement de ce travail, les ruines romaines sont extrêmement nombreuses. Celles de Khamissa surtout, situées à la naissance de la Medjerda, au milieu d'une vallée large et fertile ; sont certainement destinés à servir quelque jour à une nouvelle ville dans les conditions militaires et agricoles que nous recherchons pour nos établissements algériens.

Le développement des anciennes constructions, la belle architecture de ses principaux monuments et la richesse des matériaux sont des preuves de la richesse de cette ville pendant l'occupation romaine. La nature du sol n'ayant pas changé, les chances de prospérité sont demeurées les mêmes.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

DES HARAR, SEIGNEURS DES HANENCHA

Amer ben Khattab, compagnon et khalife du prophète Mahomet ; son fils Abd-Allah, son fils Hannach. — Amer. — Nacer. — Djaber. — Mohammed. — Bara. — Amer. — Braham. — Djaber. — Sáad. — Mohammed. — Bou Beker. — Ali. — Otman. — Nacer. — Khaled El-Kebir, dit Bou Zerouda (1530). — Mansour. — Soltan (1535), — marie sa fille à Ali Bey, de Tunis. — Otman (1572).

Nacer (1620).

Khaled (1638), de concert avec Ben Sakheri, le cheïkh el-arab du Sahara, renversent la domination turque à Constantine.

Khaled laisse deux fils : Nacer et Menacer.

(Les chiffres en regard des noms vont indiquer dans quel ordre chaque membre des Harar a occupé le commandement.)

LIGNÉE DE NACER BEN-KHALED

Branche aînée.

2 Nacer.

3 Serir ben Nacer.

4 El-Hadj El-Merdassi ben Nacer, — 1677.

5 Khaled ben Serir.

6 Nacer ben Khaled.

9 Bou Aziz ben Nacer. — Younès ben Ali Pacha épouse une des filles de Bou Aziz. Bou Renan El-Mokrani devient aussi son gendre.

Bou Aziz est mis à mort par Ali Pacha, de Tunis, en juillet 1739.

- 11 Sedira ben Trad ben Bou Aziz. — Meurt empoisonné par le bey de Constantine. — 1755.
- 14 Brahim, fils de Bou Aziz, — Meurt interné à Constantine. — 1772.
- 15 Bou Hafès ben Brahim.
- 16 Atman ben Brahim. — 1804.
- 18 El-Mahi ben Atman. - - 1806.
- 20 Khaled ben Atman.
- 21 Ahmed Lakheder ben El-Mahi.
- 23 Trad ben Khaled. — tué par El-Hadj Ahmed Bey. — 1830.
- 25 Ali ben Mohammed ben Atman. — Destitué et remplacé par Resgui, son secrétaire, vers 1827.

Les derniers Harar de la branche des Nacer ben Khaled, sont :
 Khaled ben Cheïkh Ali. -- Nommé en 1872 kaid des Hanencha
 Et Brahim ben Menacer, cousin germain de Khaled. —
 Nommé en 1872 kaïd de la Safia des Hanencha.

LIGNÉE DES MENACER BEN KHALED

Branche cadette.

- 1 Menacer.
- » Mohammed ben Menacer.
- 7 Soltan ben Mohammed. — Donne sa fille en mariage à Ali Bey, de Tunis. — 1626.
- » Amar ben Soltan. — 1728.
- 8 Ahmed Serir ben Amar et son frère Soltan ben Amar. — 1728. — Ali Pacha, de Tunis, épouse la fille de Soltan ben Amar. Ahmed Serir et son frère Soltan sont assassinés par Ali Pacha.
- 10 Mohamed ben Soltan.

12 Redjeb ben Ahmed Serir. — Décapité par le bey Azereg-Aïnou. — 1755.

13 Mohammed ben soltan, 2^e fois.

17 El-Mihoub ben Mohammed. — Assassiné par son secrétaire Mansour ben Resgui. 1796.

19 Brahim ben El-Mihoub.

22 Omana ben Brahim.

24 Omana, 2^e fois. — Tué par El-Hadj Ahmed Bey. — 1830.

Le dernier représentant des Harar Menacer est :

Malek ben Omana ben Soltan, sans emploi à Constantine.

L. Charles FÉRAUD.

FIN.
